

N° 27 5^e ANNÉE
3 Juillet 1925

CE NUMÉRO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

Cinémagazine

1^{er} FR. 25



LILY DAMITA

Cette ravissante artiste nous est enlevée momentanément par la Sascha-Films qui l'a engagée pour tourner, à Vienne, le rôle principal de « Poupée de Paris » grande production dont les extérieurs seront tournés en France

Organe des
"Amis du Cinéma"

Cinémagazine

Paraît tous
les Vendredis

PUBLICATION HONORÉE D'UNE SUBVENTION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ABONNEMENTS		Directeur : JEAN PASCAL	ABONNEMENTS
France	Un an . . . 50 fr.	Bureaux : 3, rue Rossini, PARIS-IX ^e (Tél. : Gutenberg 32-32)	Etranger
—	Six mois . . . 28 fr.	Adresse Télégraphique : CINEMAGAZI-PARIS	Un an . . . 60 fr.
—	Trois mois . . . 15 fr.	Les abonnements partent du 1 ^{er} de chaque mois	Six mois . . . 32 fr.
Chèque postal N° 309 08		(La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Trois mois . . . 18 fr.
		Reg. du Comm. de la Seine N° 212.039	Paiement par mandat-carte international

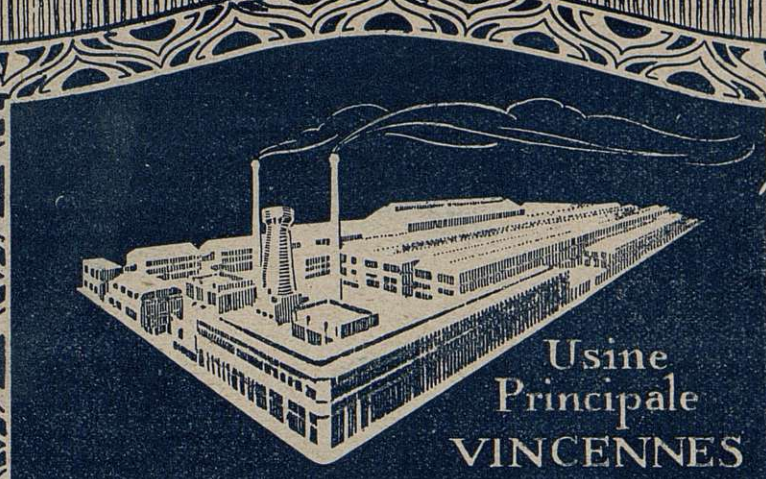
SOMMAIRE

Pages

LA PARTENAIRE DE CHARLOT : Edna Purviance, par <i>Albert Bonneau</i> . . .	7
LES FILMS ÉTRANGERS AUX ÉTATS-UNIS : De l'exploitation cinématographique américaine, par <i>Robert Florey</i> . . .	10
COURRIER DES STUDIOS . . .	12
UN QUART D'HEURE AVEC PIERRE BENOIT, par <i>Jean Stelli</i> . . .	13
MUSIQUE ET CINÉMA (interviews de MM. Raynaldo Hahn et Gabriel Pierné), par <i>L. Alexandre</i> et <i>G. Phélip</i> . . .	16
LIBRES PROPOS : Pour ne pas s'ennuyer, par <i>Lucien Wahl</i> . . .	18
LES GRANDS FILMS : Ame d'artiste, par <i>Henri Gaillard</i> . . .	19
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉ . . . de 23 à	26
LA VIE CORPORATIVE : Un regard chez le voisin, par <i>Paul de la Borie</i> . .	27
NOUVELLES D'HOLLYWOOD, par <i>Robert Florey</i> . . .	28
POURQUOI NOUS SOMMES ALLÉS EN PALESTINE, par <i>le D^r Stéfan Markus</i> . . .	29
NOUVELLES DE POLOGNE, par <i>Charles Ford</i> . . .	30
UNE GRANDIOSE RECONSTITUTION : Le Monde perdu, par <i>Jean de Mirbel</i> .	31
HENRI DESFONTAINES tourne « Le Prince Aryad », par <i>F. F. R.</i> . . .	34
CINÉMAGAZINE EN PROVINCE : Lyon (Albert Montez) ; Nice (Sim) . 18 et	22
CINÉMAGAZINE A L'ÉTRANGER : Genève (Eva Elie) ; Bucarest (Ovid Bordenache) . . . 28 et	41
ECHOS ET INFORMATIONS, par <i>Lynx</i> . . .	36
LES PRÉSENTATIONS : (Romola, The Way of a Woman, Les Rois en exil, Ma... archand d... d'habits, Scandale, Le Capitaine Blake, La Ruée sauvage, Sa Majesté s'amuse, Mâles, Le Cœur des Gueux, Le double Amour, La Vengeance du Bûcheron, Les Kyass-Kyass anthropophages, L'Escroc des Cœurs), par <i>Albert Bonneau</i> . . .	38
LES FILMS DE LA SEMAINE : (Le Jockey favori, Souvent Homme varié), par <i>L'Habitué du Vendredi</i> . . .	41
PARAMOUNT ET LA PRESSE . . .	41
LE COURRIER DES « AMIS », par <i>Iris</i> . . .	42

La Bibliothèque du Cinéma

La collection de Cinémagazine constitue la véritable Encyclopédie du Cinéma. Les 4 premières années sont reliées par trimestres en 16 magnifiques volumes. Cette collection, absolument unique au monde, est en souscription au prix net de 250 francs pour la France et 300 francs pour l'Etranger, franco de port et d'emballage. Prix des volumes séparés : 17 francs net chacun ; ajouter, pour le port, 3 francs par volume.



Usine
Principale
VINCENNES

la positive PATHÉ

Luminosité
Résistance
Velouté

PATHÉ-CINÉMA

Usines de
JOINVILLE-LE-PONT

Téléphone { Diderot 26-65
Diderot 27-96
Inter 42

Télégrammes : Pathé-Joinville





SOAVA GALLONE

dans

"CAVALCATA ARDENTE"

Mise en scène de :

CARMINE GALLONE

Production

WESTI ITALIANA-SAIC
ROME

WESTI
CONSORTIUM

Production

WESTI ITALIANA-SAIC
ROME



IVAN MOSJOUKINE

et **NATHALIE KOVANKO** dans

MICHEL STROGOFF

d'après le roman de Jules Verne

Mise en scène de V. Tourjansky

CINÉ = FRANCE = FILM

14, Avenue Trudaine, PARIS (IX^e)

Téléph. :

Trudaine 19-01

WESTI
CONSORTIUM

Télégr. :

Cinéfranc-Paris

C'est officiel

SALAMMBO

de Gustave Flaubert

filmé par PIERRE MARODON

avec

ROLLA NORMAN

VICTOR VINA

RAPHAEL LIEVIN

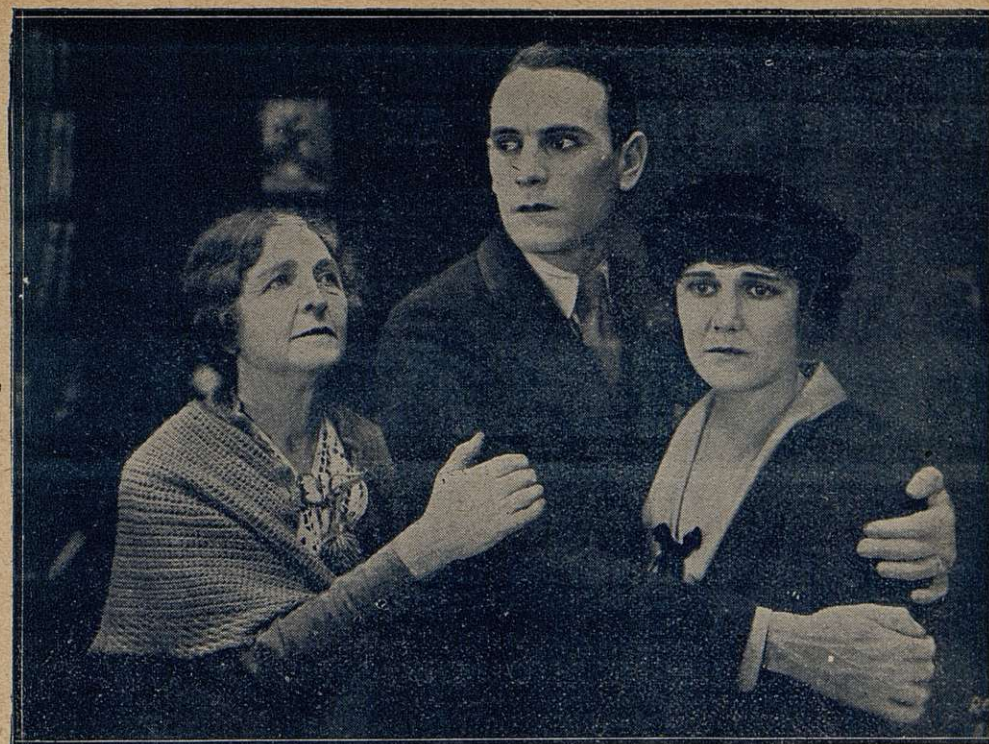
et

JEANNE DE BALZAC

passera au grand Opéra de Paris

à partir du 15 octobre

FILM FRANÇAIS AUBERT



Une scène pathétique de L'Opinion publique, le très beau film de CHAPLIN.

La partenaire de Charlot

EDNA PURVIANCE

NÉE dans l'Ouest américain, en 1894, à Paradise Valley, Edna Olga Purviance passa toute sa jeunesse dans l'Etat de Nevada. Son père était intéressé dans plusieurs entreprises minières du Far-West. Très studieuse, la fillette poursuivait avec succès ses études et entra bientôt à l'école supérieure de San Francisco d'où elle sortit après avoir passé victorieusement ses examens.

Le père d'Edna avait une belle situation mais la jeune fille, désirant gagner sa vie, entra comme secrétaire chez un des plus grands industriels de San Francisco.

C'était une existence toute nouvelle pour Edna Purviance qui, malgré sa bonne volonté et ses aptitudes, se lassa bientôt de la vie de bureau, trop monotone à son gré, et se mit à la recherche d'un nouveau genre de travail.

C'est en mai 1915 qu'elle fit, incidemment, la connaissance de Charlie Chaplin, alors engagé à la Compagnie Essanay et

dont la popularité allait grandissant. Séduit par l'intelligence et la beauté de la jeune fille, une ravissante blonde aux yeux bleus, Charlot l'engagea immédiatement comme *leading lady*. Edna Purviance passait avec plaisir du travail routinier du bureau à l'existence mouvementée et pleine d'imprévu du studio.

L'« assimilation » de la nouvelle artiste fut, néanmoins, assez lente. Elle perdit bien souvent courage, ne parvenant pas à reproduire exactement ce que lui demandait Charlie... Bien souvent aussi, elle fut sur le point de rompre son contrat... mais Chaplin, qui reconnaissait son talent de comédienne et entrevoyait pour elle un très bel avenir, l'encouragea à persévérer.

Le résultat ne se fit pas attendre : ce fut cette série inénarrable de trente productions réalisées par Charlie Chaplin aux Compagnies Essanay ou Mutual, productions dix fois reprises sur les écrans du monde entier et dont le succès n'est pas encore près de

s'achever si l'on en juge par la faveur qu'elles obtiennent encore.

En mettant à part *Charlot rentre tard* (*One A. M.*), que Charlie interpréta seul avec des meubles et des décors, Edna Purviance parut dans toutes ses bandes comiques : *Charlot joue Carmen*, *Charlot au Music-Hall*, *Charlot et le Comte*, *Charlot voyage*, *Charlot s'évade*, *Charlot fait une cure*, *Charlot patine*, *Charlot fait du ciné*, etc... Dans la plupart de ces films, le rôle d'Edna était comique. Seules, les créations de la saltimbanque de *Charlot*, chanteur ambulant et de l'émigrante de *Charlot voyage* faisaient prévoir un talent dramatique que l'artiste n'allait pas tarder à affirmer dans *Le Gosse* et dans *L'Opinion publique*.

Les séries Essanay-Mutual nous montrèrent le trio le plus cocasse qu'il fût possible d'applaudir : Charlie Chaplin, Edna Purviance et Eric Campbell.

Charlie, le plus souvent sous son accoutrement classique, parfois aussi sous les apparences d'un gentleman en frac et en cha-



EDNA PURVIANCE et ADOLPHE MENJOU
dans *L'Opinion publique*

peau haut de forme, faisait, avec Eric Campbell, son partenaire, le plus amusant des contrastes. Gigantesque, serrant deux poings formidables, roulant deux yeux terri-

bles qui eussent pu faire trembler les plus braves, Campbell opposait à la petitesse et à la faiblesse de Charlie sa formidable carrure... C'était lui le matamore, le don Juan grotesque, ou bien le grand Nénèsse qui, dans *Charlot ne s'en fait pas*, tordait un bec de gaz d'un seul geste devant son malheureux partenaire effrayé et anéanti.

L'éternel enjeu, la cause de la lutte entre les deux hommes était toujours la blonde héroïne et Edna Purviance s'adaptait si bien à l'action, apportait tant de charme et de brio dans ses créations de femme fatale ou de jeune fille persécutée, qu'elle devint rapidement populaire. Les noms des protagonistes n'étant point indiqués au public à cette époque, Edna était devenue pour le spectateur, friand des comédies de Chaplin, la « femme à Charlot »...

Un accident terrible devait dissocier le trio. Le bon géant Eric Campbell se tua au cours d'une randonnée en automobile, après avoir tourné le rôle hilarant du machiniste de *Charlot fait du Ciné*.

Chaplin, qui venait de terminer son contrat avec la « Mutual » et s'apprêtait à tourner pour « First National », entreprit alors *Une Vie de chien* (*A dog's Life*) avec Edna Purviance comme seule partenaire et secondé par sa troupe si homogène et si appréciée et par un chien qui révéla des dispositions particulières pour le cinéma.

Au succès d'*Une Vie de chien* vint bientôt s'ajouter celui de *Charlot soldat* (*Shoulder Arm*). Edna incarnait là, avec une grâce touchante, une de nos compatriotes du Nord ruinée par la guerre et persécutée par les Allemands... Puis ce fut, peu après, *Une idylle aux Champs* (*Sunnyside*)... Souvenez-vous du duo irrésistible d'Edna et de Charlie au piano tandis qu'une chèvre dévorait placidement les partitions !...

Dans *A Day's Pleasure* (*Une Journée de plaisir*), courte production qui marquait les tout premiers débuts de Jackie Coogan au Studio, Edna Purviance incarna la femme de Charlie... pour revenir peu après aux rôles de jeune fille dans *Idle Class* (*Charlot et le Masque de Fer*), et *Pay Day* (*Jour de Paye*), film que vient d'éditer Pathé Consortium et qui obtient un si vif succès.

Avec *Le Gosse* (*The Kid*), Chaplin devait apporter quelque changement à sa mé-

thode. Le comique bouffon, souvent teinté de mélancolie, qui constitue la caractéristique de ses créations, confine bien souvent au drame au cours de cette production et, par endroits, le dépasse ! Quelle humanité, quelle vérité dans cette caricature géniale du pauvre bougre ! Quelle sincérité, quelle émotion se dégagent également du personnage de la femme que fait si parfaitement vivre Edna Purviance... Elle n'avait été jusqu'ici que la jeune première, l'inévitable flirt de *Charlot*. Dans *Le Kid*, elle fut la mère douloureuse, lâchement abandonnée par l'homme et privée de son enfant...

Le dramatisme d'Edna fit entrevoir à Chaplin des perspectives beaucoup plus grandes. Il comprit que sa partenaire avait en elle « l'étoffe » d'une grande « star », aussi, après avoir tourné *Le Pèlerin* (*The Pilgrim*), dont l'apparition en France fut, récemment, saluée par les applaudissements unanimes, entreprit-il cette production de premier ordre qui peut compter parmi les chefs-d'œuvre de l'écran : *L'Opinion publique* (*A Woman of Paris*) et en confia-t-il le rôle principal, rôle écrasant s'il en fût, à Edna Purviance.

Ce que fut la réalisation de ce film, nos lecteurs le savent. Notre sympathique correspondant Robert Florey l'a conté dans ces colonnes. Chaplin trouva en Edna Purviance la plus dévouée des collaboratrices, la plus souple des interprètes. Comme elle a su nous rendre intéressant et sympathique le personnage de la pauvre Marie, torturée dans son amour et se montrant si tendrement, si délicieusement femme ! Charlie conçut merveilleusement le film. Edna et son talentueux partenaire, Adolphe Menjou, l'animèrent de main de maître. Cette interprétation magistrale devait d'ailleurs leur faire décerner à tous les deux le titre de « star ».

Dix ans de collaboration continue avec Charlie Chaplin... Tel est le bilan d'Edna Purviance... bilan des plus flatteurs, car aucun des films de Charlot ne saurait nous laisser indifférents. La jolie protagoniste peut bien être appelée « l'artiste qui a paru dans le plus grand nombre de films à succès ».

Exceptionnellement, la récente production de Chaplin, *La Ruée vers l'Or*, ne comptera pas Edna Purviance parmi ses

interprètes, mais on dit que l'auteur et le créateur du *Kid* prépare, à l'heure actuelle, un scénario dans le genre de *L'Opinion publique*, scénario dont le principal rôle sera tenu par sa partenaire de toujours. On parle même d'une série de drames modernes dont elle serait la protagoniste.



EDNA PURVIANCE à la ville

Edna Purviance, qui lit beaucoup et se tient toujours au courant du mouvement intellectuel mondial, occupe ses loisirs en pratiquant les sports les plus divers : danse, équitation, automobile, etc... en attendant le moment très proche, nous l'espérons, où Chaplin lui donnera l'occasion de manifester son talent si apprécié.

ALBERT BONNEAU.

Les Films Etrangers aux Etats-Unis

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une série d'articles de notre collaborateur Robert Florey sur « Les Films étrangers aux Etats-Unis », question brûlante, toujours posée, pas encore résolue.

Les relations de Robert Florey dans tous les milieux cinématographiques américains, ses connaissances de tout ce qui touche la production et l'exploitation aux Etats-Unis donnent à ces études, à ces arguments, une valeur et une force que nul ne songera à contester.

De l'exploitation cinématographique américaine

Dans les six chapitres qui vont suivre, je vais essayer d'expliquer clairement et simplement les conditions présentes et les possibilités d'exploitation des films européens aux Etats-Unis et tenter de résoudre la question, tant de fois posée, de l'introduction du film français en Amérique. Tout ce qui a été dit et écrit à ce sujet n'a apporté que peu d'éclaircissements à ce problème confus. C'est pourquoi, après mes travaux de ces dernières années, aux Etats-Unis, je me crois autorisé à prendre la parole et à exposer ici mon point de vue.

Tout d'abord, vous devez connaître quelles sont les conditions actuelles de l'exploitation cinématographique américaine. Tous les grands théâtres et la majorité des petits théâtres (ici, un cinéma est un « théâtre ») des Etats-Unis appartiennent aux grands producteurs de films ou tout au moins fonctionnent sous leur « protectorat ». Un directeur de théâtre indépendant n'a pas le privilège, comme ses confrères d'Europe, de louer une semaine son programme à une maison d'édition et, la semaine suivante, à une autre. Il doit signer un contrat par lequel il s'engage à prendre chaque année, ou chaque trimestre, un nombre déterminé de films de la maison X... ou de la maison Z... Supposez, par exemple, que M. Williams, propriétaire du cinéma Majestic, à Charleston, désireux de montrer à son public les films de Jack Dempsey qu'il juge lucratifs, demande à l'agent représentant l'« Universal-Film-Manufacturing Co » l'exclusivité des films Dempsey pour Charleston, il lui sera répondu : « Entendu, nous allons vous donner tous les films Dempsey en exclusivité, mais à la condition formelle que vous preniez également le reste de la production Universal pour l'année, c'est-à-dire tous les

films de Hoot Gibson, Jack Hoxie, Art Accord, William Duncan, Réginald Denny, Laura La Plante, etc., etc. ». M. Williams signe le contrat et se trouve ainsi, pendant une certaine période, sous la domination du « programme Universal » qui lui fournit en même temps les films comiques, les documentaires et les actualités. Si, plus tard, le même directeur demande l'exclusivité du film *Ben-Hur*, de la Metro-Goldwyn-Mayer, il devra prendre en même temps tout le programme Metro-Goldwyn de l'année et ainsi de suite pour les productions First National, Fox, United Artists, Paramount, etc. En outre, toutes les grandes maisons d'édition possèdent des « chaînes de théâtre » qui présentent exclusivement leurs films. La Metro-Goldwyn-Mayer possède des centaines de cinémas aux Etats-Unis qui, sous la compétence direction de M. Marcus Loew, exploitent tous les films tournés aux studios Metro-Goldwyn-Mayer. De même pour Lasky, Universal, Fox, etc. A Los-Angeles, par exemple, trois des plus grands théâtres appartiennent à la Paramount, le « Million Dollars » le « Rialto » et le « Metropolitan » ; deux autres théâtres, le « Loew » et le « California », sont dirigés par Metro-Goldwyn ; le « Cameo » appartient à l'Universal et le « Forum » à l'organisation indépendante Cecil B. de Mille. Dans les cinémas de Paramount, il n'est pas possible de ne montrer que des films Paramount, car le programme changeant toutes les semaines et la Paramount ne sortant pas 150 films par an, il se trouverait un nombre considérable de semaines vides. Ces cinémas passent donc, de temps à autre, des films de la First National, des United Artists, de la F.B.O., de Warner Brothers, ou d'autres grandes compagnies

indépendantes qui, ne possédant pas de grands cinémas, sont obligées de présenter leurs productions dans des établissements appartenant à des compagnies rivales. Cependant, il n'y a pas assez de théâtres cinématographiques pour présenter toutes les productions tournées dans les studios d'Hollywood, dès qu'elles sont terminées. Bien souvent, de très grands films attendent six mois ou un an avant de sortir dans les cinémas de telle ou telle ville, car les programmes de ces établissements sont arrêtés déjà six mois à l'avance. Le 1^{er} juillet, le directeur sait déjà quel programme il présentera le 25 décembre... Cependant, tous les super-films produits par les compagnies cinématographiques qui possèdent leurs propres théâtres, sont exhibés immédiatement ; bien souvent nous voyons des films Paramount dans les théâtres de Los-Angeles, deux semaines seulement après que la dernière scène du film a été tournée.

Voici donc comment se présente, en général, l'organisation cinématographique d'une grande ville américaine : quinze grands cinémas de premier ordre, trente petits cinémas de second ordre. Cinq de ces grands cinémas appartiennent, disons à la Paramount, trois à Metro-Goldwyn, deux à l'Universal, un à la Fox, deux à la First National, un à un propriétaire indépendant et le dernier à une organisation semblable à celle de la nouvelle combinaison « Warner Brothers-Vitagraph ». Quinze des petits cinémas sont la propriété de ces compagnies et les quinze autres ont des contrats semestriels qui les obligent à prendre tous les films de la Fox ou de l'Universal. Dans quels établissements passeront les films des United Artists, de la F.B.O., de Pathé, de Christie, de toutes les centaines de petits producteurs indépendants d'Hollywood, qui, supposons-le, ne possèdent pas de théâtres dans cette ville ? United Artists s'arrangera avec Marcus Loew ou avec Zukor pour avoir le théâtre Lyric ou Imperial pendant un nombre déterminé de semaines, chaque année, afin de présenter les bandes de Mary Pickford ou de Fairbanks. F.B.O. négociera un traité avec Universal ou Marcus Loew dans les mêmes conditions, les petits producteurs indépendants tâcheront de vendre leurs films à F.B.O. ou à Universal, certains, de la sorte, que ces films verront enfin le jour ou, tout au moins, l'obscurité des salles de cinéma, et même si lesdits films

des petits indépendants ne sortent que dans des salles de troisième ordre, ils n'en réaliseront cependant pas moins des bénéfices qui couvriront les frais minimes de production et leur permettront de recommencer d'autres films.

Cependant, faute de place dans les programmes, il arrivera que, bien souvent, de très bons films ne seront jamais présentés, il arrivera même un moment durant lequel les agences des grandes compagnies productrices de New-York et Hollywood seront tellement surchargées de films réguliers et indépendants que l'ordre arrivera dans les grands studios d'Hollywood de cesser la production pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois, afin de faciliter l'écoulement des stocks qui attendent dans les agences. Les metteurs en scène, acteurs et tous les autres, qui travaillent dans les « studios-manufactures », connaîtront donc les vicissitudes du chômage ; quand le stock sera écoulé, ils recommenceront à travailler.

Or, le cinéma est considéré, aux Etats-Unis, comme une industrie nationale et si, au moment de la fermeture des studios, une maison américaine s'avisait d'annoncer qu'elle vient d'acheter une dizaine de films français, allemands ou anglais, qu'elle doit présenter de suite pour couvrir ses frais, cela voudrait dire que ces films étrangers, ajoutés aux stocks de films nationaux (cause de la fermeture des studios), prolongeraient cette fermeture pour plusieurs semaines et que les artisans des studios américains devraient continuer à se croiser les bras parce que du matériel étranger encombre les agences !... L'idée, du point de vue américain, semblera inadmissible... Qu'un film étranger se glisse de temps à autre, en pleine saison, alors que tout le monde travaille, dans un programme, passe encore, mais on n'admettra pas d'enlever le pain de la bouche aux travailleurs américains pour favoriser l'entrée du film étranger.

Une maison telle que Goldwyn-Metro sort une moyenne de cinquante-deux films par an ; ces bandes sont produites par les capitaux Goldwyn-Metro ; en outre, la même organisation présente beaucoup de films achetés aux indépendants américains et le tout est suffisant à alimenter les programmes des établissements cinématographiques de M. Marcus Loew. Supposons que Goldwyn-Metro achète un grand film français, l'argent employé à cet achat sera

pris sur le capital destiné à la production, de sorte qu'au lieu de cinquante-deux films dans l'année, la Goldwyn-Metro n'en tournera que cinquante et un, d'où grosse perte de travail pour beaucoup de monde et argent américain passant à l'étranger.

Qu'arrivera-t-il donc à un grand producteur français se présentant, à New-York, les bras chargés de sa production annuelle ? Vous en avez vu maintes fois l'exemple. Et si le producteur français veut absolument passer un de ses films en Amérique, il devra lui-même louer, dans chaque ville, un cinéma, chose impossible, les programmes de ces maisons étant déjà, et depuis longtemps, arrêtés pour l'année. Finalement, le producteur français trouvera, dans une ville comme New-York, un théâtre libre qui lui sera loué pour deux semaines. Il devra alors payer le théâtre, payer toute la publicité, tout le personnel qu'il engagera, les journaux, les affiches et, si le film n'est pas un succès, son entreprise lui aura coûté un argent fou. Si le film est très bon, il couvrira peut-être ses frais, mais ne fera pas de bénéfices, son effort isolé lui ayant coûté trop d'argent. Le grand public américain n'aura aucun parti-pris contre le film étranger, au contraire, mais, si la bande ne lui plaît pas, il s'abstiendra de venir la voir. Et, le plus souvent, le producteur français, qui se sera présenté à New-York avec ses films, retournera à Paris sans avoir pu placer une de ses bandes. Par contre, il reviendra avec des caisses de films américains que les intelligents businessmen lui auront loués ou vendus !

(A suivre) ROBERT FLOREY.

Courrier des Studios

Aux Cinéromans

— Henri Desfontaines et sa troupe sont rentrés à nouveau au studio de Joinville, où les attendaient de vastes décors. C'est ainsi que l'on a vu se dérouler les scènes imposantes qui nous font vivre les heures tragiques du conseil de guerre au cours duquel est jugée la Kova, coupable d'espionnage et de trahison.

D'autres scènes non moins importantes vont suivre, entre autres celles du couvent où se déroule une action mystérieuse autant que tragique.

— Au studio de Vincennes, Henri Fescourt a tourné, au cours de la semaine, les scènes qui se déroulent dans l'auberge des Thénardier. La reconstitution de cette auberge a été faite d'après des documents très précis sur une auberge que fréquentait le grand poète et que l'on pense lui avoir servi de modèle pour décrire le milieu des Thénardier.

Le maître du lieu est personnifié avec une vérité saisissante par l'excellent artiste qu'est

Saillard et sa compagne ne pouvait trouver de meilleure interprète que Renée Carl.

Cosette enfant, que Jean Valjean rencontre dans la forêt et achète aux aubergistes pour la somme de 1.500 francs, est la délicieuse petite Andrée Rolane qui joue ce rôle à la perfection.

— On aurait pu voir, l'autre jour, penchés sur une carte comme de véritables chefs d'état-major, deux hommes qui discutaient de la marche des armées bleues et des armées rouges à travers la Vendée. Ces deux chefs de l'état-major n'étaient autres qu'Arthur Bernède, l'auteur de *Jean Chouan*, et Luitz-Morat, le metteur en scène. Rentré depuis la veille de son voyage en Vendée, Luitz-Morat indiquait à l'auteur du roman les divers sites qui avaient été choisis pour y réaliser le film. Arthur Bernède, qui connaît admirablement sa Vendée, approuvait ou donnait des précisions et l'on peut être assuré que les paysages dans lesquels se déroulera l'action de *Jean Chouan* apporteront l'atmosphère voulue pour cette période particulièrement tourmentée et trouble de notre histoire.

— René Leprince est installé à demeure, à Versailles, avec toute sa troupe, une grande quantité de figurants, ses électriciens et son matériel. Il procède sans arrêt à de très importantes prises de vues, dans lesquelles se mélangent avec une harmonie qui procurera les plus saisissants effets, la lumière naturelle et la lumière électrique provenant des groupes électrogènes. C'est ainsi qu'à propos d'une réception de la Pompadour (Claude France), on put voir étinceler l'escalier de marbre, sous l'action des projecteurs, et donner une impression magnifique que ne connaissent pas les familiers du grand Roi à l'époque de Fanfan.

Chaque jour, une foule considérable assiste, étonnée et ravie, à ces prises de vues qui font revivre pour elle, comme dans un rêve, une époque disparue, mais dont la splendeur nous charme et nous séduit.

Chez Albatros

— Voici enfin confirmée la grande nouvelle qui circulait à l'état officieux, depuis quelques jours, dans le monde du Cinéma : *Carmen*, l'œuvre célèbre de Prosper Mérimée, va être portée à l'écran avec tout le faste et tout le soin nécessités par un tel sujet.

C'est la Société Albatros qui a mis sur pied ce vaste projet. Elle s'est assurée, pour le mener à bien, le concours de deux grands artistes : c'est Raquel Meller qui fera vivre le personnage de Carmen, et c'est Jacques Feyder qui réalisera la production. Il est inutile d'ajouter le moindre commentaire élogieux à l'énoncé de pareils noms. Nous pouvons être assurés qu'une telle collaboration nous vaudra une œuvre admirable, dont le cinéma français pourra se glorifier à bon droit.

— Actuellement, Jacques Feyder apporte tous ses soins à la préparation de *Gribiche*. Il nous disait récemment sa joie d'avoir à traiter cette œuvre, toute de délicatesse et d'émotion : l'histoire que nous conte Frédéric Bouteiller est, en effet, amusante et touchante à la fois, et susceptible de plaire à tous les publics. Le jeune Jean Forest, petit artiste au grand talent, donnera la mesure de ses moyens dans le rôle sympathique de Gribiche, gamin de Paris, adopté par une riche Américaine. Les divers milieux parisiens, du plus humble au plus somptueux, seront présentés au cours de ce film, qui sera réalisé sous l'égide d'Albatros.

— La vedette féminine de *Paris en cinq jours*, que Pierre Colombier et Nicolas Rimsky réalisent pour Albatros, n'est autre que l'exquise Dolly Davis. Madeleine Guitty apportera également à l'interprétation de cette comédie, l'appoint de sa truculente fantaisie. On voit que Nicolas Rimsky sera dignement entouré, et que les éléments de succès du film ne manqueront pas.



Photo R. Sobol

PIERRE BENOIT s'entretient avec RAQUEL MELLER, principale interprète de *Ronde de Nuit*, réalisé d'après un scénario spécialement écrit pour l'écran par l'éminent romancier.

ON TOURNE « RONDE DE NUIT »

Un quart d'heure avec Pierre Benoit

DANS le studio silencieux d'où la lumière du jour est bannie : personne... ou presque.

Une ombre muette s'active, et, brusquement, d'une sorte de cage en bois, fermée de tous côtés, une irradiation jaillit.

On tourne donc ?

Un rais de lumière violette dessine sur le plancher une mince déchirure. Une porte. J'ouvre. Et me voici parmi un enchevêtrement de pieds d'appareils et de jambes humaines.

Eh oui ! on tourne !

Dans une chambre — sépia et gris — de vieux manoir hongrois, la princesse Stefania dort : Raquel Meller, les yeux clos, est étendue, baignée d'un magique rayon de lune qu'un projecteur grésillant lui envoie. Marcel Silver, les mains protégées par des gants jadis beurre frais, feuille le scénario de *Ronde de Nuit* et, brièvement, articule : « Allez ! »

Là-dessus, les opérateurs imitent avec leurs appareils la chute de la pluie sur un vitrail.

La scène est terminée.

Aussitôt, Raquel Meller s'en va à l'écart, et là, commence d'ajourer une fine batiste qu'orne déjà quelque savante broderie.

— Ce rôle vous plaît-il, madame ?

— Beaucoup.

— De tourner chaque jour, alors que chaque soir le public du Palace vous applaudit, vous devez être très fatiguée.

— Non.

Raquel Meller parle peu, et brode toujours. Soudain elle s'anime pour raconter que, de grand matin, elle a couru les orfèvres pour trouver des bijoux anciens, et elle nous montre, admirablement montées, de splendides boucles d'oreilles où des brillants limpides cernent de superbes émeraudes.

Mais Marcel Silver a déjà situé une autre scène et, docilement, la grande artiste se lève et redevient la princesse Stefania de *Ronde de Nuit*.

— On a entr'ouvert le décor, à présent, afin de permettre le recul des appareils. Parmi quelques personnes qui entrent au studio, j'aperçois, accompagné des directeurs de



La chambre de la princesse Stéfania (RAQUEL MELLER). Photo R. Sobol



Village tzigane à Roim, près de Sighisoara.
Au premier plan : MM. MARCEL SILVER et GILBERT DALLEU.

l'International Standard Film, l'auteur de *L'Atlantide*.

Pierre Benoit, qui a écrit spécialement pour Raquel Meller le scénario de *Ronde de Nuit*, vient voir jouer sa magnifique interprète.

La belle occasion d'interviewer le grand romancier !

J'attends ! Pierre Benoit, assis sous l'écriteau : « Défense de fumer », une cigarette aux lèvres, cherche vainement une allumette. Excellente entrée en matière !

Nous caissons, et mon interlocuteur ne laisse pas de m'étonner lorsqu'il déclare :

— Je vous assure...

C'est la première fois que je mets les pieds dans un atelier de prise de vues !

— Non ! Et *L'Atlantide*, *Kænigsmark* ? Vous n'en avez pas suivi la réalisation ?

— Pas le moins du monde ! J'ai d'ailleurs vu *Kænigsmark* un an après vous.

— Oui ! J'étais en Syrie, lorsque je vis, affiché à l'entrée d'un cinéma : *Kænigsmark*, de Pierre Benoit, et j'entrai... Voilà !

Pierre Benoit s'interrompt pour narrer quelques souvenirs et, comme nous revenons à l'art muet, je questionne :

— Et quelle est votre opinion sur le cinéma ?

— Un art admirable ! C'est la première fois que j'écris un argument directement pour l'écran. Et je suis persuadé qu'il faut au septième art des écrivains, car il faut au cinéma une manière spéciale. Sans doute adapte-t-on facilement des romans qui ont des qualités cinégraphiques, mais

rien ne vaut le style direct pour l'écran et il est indispensable de savoir en écrivant, comment les tableaux s'enchaîneront et comment on les tournera...

Alors je vais m'instruire !!

Et Pierre Benoit tourne les pages du scénario découpé par Marcel Silver.

— Voilà qui est intéressant, dit-il. Vraiment je ne croyais pas que le cinéma pût être à ce point passionnant.

— Alors, vous écrirez bientôt d'autres scénarios ?

— Sans doute, mais

j'ai des romans à écrire aussi...

Pierre Benoit me quitte car on le prie de bien vouloir poser devant l'objectif en compagnie de Raquel Meller. Souriant, il se prête au désir du photographe.

Et je songe que voilà un grand romancier, d'une habileté éprouvée, d'une imagination féconde que le cinéma gagne à sa cause.

JEAN STELLI.



RAQUEL MELLER et LÉON BARY dans *Ronde de Nuit*. Photo R. Sobol

MUSIQUE ET CINÉMA (1)

Partition originale ou adaptation. — La partition musicale cinématographique obéit-elle à des règles spéciales ? — La sauvegarde des droits d'auteur.

Chez M. Raynaldo Hahn

C'EST tout en haut d'une vieillesse et charmante maison du quartier Saint-Roch, immeuble datant pour le moins de l'époque où, du haut des marches de la vieille église proche, Bonaparte mitraillait les Sections, que nous avons trouvé M. Raynaldo Hahn.

Si le cadre est charmant, l'accueil du maître ne l'est pas moins.

Avec modestie, il se défend pourtant de nous donner une opinion qui puisse offrir quelque intérêt pour nous et nos lecteurs.

« — Attendez, nous dit-il, que j'aie écrit de la musique de cinéma : dans quelques mois ce sera chose faite, et je pourrai alors vous parler en homme averti. J'ai accepté, en effet, d'écrire deux partitions pour films, toutes deux pour des œuvres de M. Dupuy-Mazuel, l'auteur de ce beau *Miracle des Loups* que nous avons tous admiré.

» La première accompagnera un film de moyenne importance : *Riquet à la Houppe*. La seconde le film qui, dans la série des films historiques, doit succéder au *Miracle des Loups*, film dont le titre n'est pas encore arrêté.

» Je ne vous cacherai pas que ce travail m'effraie, non pas tant à cause du développement musical considérable qu'il comporte, mais surtout en raison de la difficulté, qui m'apparaît énorme, d'établir un synchronisme parfait entre le mouvement musical et celui des images.

» On a bien cherché à établir ce synchronisme grâce à des appareils mécaniques dont j'ai entendu parler, tels que le ciné-pupitre de M. Delacommune. Mais je ne crois pas que la solution parfaite ait été trouvée. L'eût-elle été, que je répugnais un peu à employer une méthode purement mécanique qui lie étroitement le compositeur et le chef d'orchestre au rythme du film, en bridant l'inspiration.

(1) Voir dans les nos 24, 25 et 26 de 1925, les interviews de MM. Charles Widor, Henri Rabaud, André Messager et Paul Vidal.

» Cette difficulté est vraiment très grande, ainsi que j'ai pu en juger par moi-même. Je vais vous en citer un exemple : en revenant de Cannes, je me suis arrêté quelques jours à Toulon et, ma foi, je suis entré dans un cinéma où la musique était loin d'être mauvaise, malgré le volume réduit de l'orchestre. Or, pendant que se déroulait devant mes yeux une bande d'ailleurs quelconque, mon oreille fut frappée par une mélodie qui m'était familière : l'orchestre jouait « Heure Exquise », une petite bluette que je composai il y a plusieurs années, presque un péché de jeunesse... Je fus quelque peu abasourdi puisque, à ce moment précis, l'écran montrait une lutte sauvage entre un père et sa fille, le père voulant précipiter celle-ci par la fenêtre.

» La scène tragique s'acheva, et puis, ce fut soudain l'image d'un duo d'amour, au clair de lune, dans un parc. Je m'expliquai alors l'heure exquise... elle était venue trop tôt !

» Voyez à quels inconvénients vraiment ridicules s'exposent les compositeurs de musique pour le cinéma. Je sais bien qu'à l'Opéra la partition vraiment intéressante que Rabaud a composée pour accompagner *Le Miracle des Loups* s'enchaînait étroitement à la projection. Mais, à l'Opéra, l'orchestre avait répété plusieurs fois la partition, et il y a surtout un chef d'orchestre remarquable ; il n'en est pas toujours ainsi, vous le savez.

» Autre inconvénient, moins grave à mon point de vue, mais qu'il faut tout de même envisager. Un compositeur écrit une partition destinée à accompagner un film : comment sera-t-il rémunéré pour l'effort considérable qu'exige cette tâche ? Si c'est, comme il est naturel, par la perception de droits d'auteur, il risque fort d'être mal récompensé.

» Les grands cinémas de Paris et de province, et même certaines salles de second ordre consentiraient bien à jouer sa partition, mais le nombre en est fort limité, et je suis persuadé que, dans les autres salles, les Directeurs feront jouer par leur orchestre une adaptation quelconque malgré tous les

engagements que l'on aura voulu leur faire prendre : on m'a dit qu'en plusieurs endroits, et même à Cannes et à Monte-Carlo, *Le Miracle des Loups* avait été projeté sans la partition de Rabaud.

» Il s'est créé une nouvelle école musicale se consacrant à la composition de morceaux pour le cinéma, et sa formule est assez amusante. Un certain nombre de musiciens auxquels, malgré leur talent, la fortune n'a

pas souri, exécutent sur commande des compositions pour les différentes situations qui peuvent se présenter au cours des films : passages mélancoliques, tragiques, funèbres ; scènes d'amour, de passion ; tableaux champêtres, idylliques, etc. ; et c'est dans cette musique confectionnée « en série » que puisent les chefs d'orchestre au fur et à mesure de leurs besoins. Le résultat est d'ailleurs très satisfaisant et plusieurs de mes compagnons de jeunesse qui sont entrés dans cette voie s'en déclarent enchantés.

« Mais enfin, le problème de la partition originale, que nous venons d'examiner sous ses différents aspects, n'est pas encore résolu. Revenez dans quelques mois : je vous donnerai mes impressions personnelles, puisque je serai bien près d'avoir terminé les partitions qui m'ont été demandées. Tout ce que je puis vous dire, c'est comment j'entends procéder pour les écrire : lorsque les bandes seront terminées et montées, je les ferai projeter devant moi d'abord deux ou trois fois dans leur ensemble, puis par scènes séparées, et je prendrai de nombreuses notes au cours des séances de projection. C'est alors seulement que je me mettrai à la tâche. Quand ma partition sera achevée, au cours de nouvelles projections, je la ferai confronter avec la bande cinématographique, et c'est alors que

j'obtiendrai le thème définitif de mon œuvre.

» Je pense que, avec une grande complaisance de la part de l'éditeur et une grande conscience de la part du compositeur, cette méthode de travail ne peut manquer de donner d'excellents résultats.

— Certainement, mais quel labeur prodigieux !

— Oui, d'autant qu'avant la fin de



Photo Henri Manuel

M. Gabriel Pierné

l'été, je dois terminer un concerto et une opérette ! »

M. Gabriel Pierné

DANS le majestueux hôtel de la rue de Tournon dont il occupe le premier étage, nous trouvons M. Gabriel Pierné tellement affairé qu'il s'excuse de

ne pouvoir nous accorder qu'un court instant d'entretien.

A peine avons-nous formulé la question sur laquelle nous désirons connaître son avis autorisé, que le maître nous interrompt :

« — Mais certainement, certainement, la partition originale est toujours préférable à un arrangement musical quelconque. Je crains seulement que les spectateurs, au cinéma, dont toute l'attention est requise par les images qui se succèdent sur l'écran, ne lui accordent pas l'importance qu'elle doit avoir et l'écoutent d'une oreille distraite.

« C'est d'ailleurs ce qui se passe pour les pantomimes et les ballets : aucune parole ne venant souligner les intentions de l'auteur, le public s'absorbe dans la contemplation du spectacle et la musique n'occupe plus qu'une place de second plan.

— En dehors de ce grave inconvénient, ne voyez-vous pas, maître, de difficultés particulières pour la composition d'une partition cinématographique ?

— Non... ou du moins pas de difficultés très grandes. La variété des scènes à accompagner est infiniment plus grande qu'au théâtre, c'est vrai ; mais quand il faut sauter d'une situation extrême à une autre, rien n'est plus facile que de mettre une double barre au milieu de la portée, et de reprendre sur un thème tout à fait différent s'harmonisant avec la situation nouvelle.

« Pour ma part, je serais très heureux de voir se développer cette méthode qui permettrait à de jeunes musiciens de talent de se faire connaître du grand public. »

L. ALEXANDRE et G. PHELIP.

Libres Propos

Pour ne pas s'ennuyer

Vous voilà installé pour quelques heures et le film qui commence ne vous intéresse pas. Le cas est assez fréquent, surtout dans les établissements dont les directeurs font projeter au début des séances des comédies qu'ils savent sans qualité, mais dont ils disent : « C'est bon pour une première partie ». Un certain nombre de clients de ces maisons-là ont déjà résolu le problème : ils n'y reviennent plus. Mais d'autres, qui n'aiment point un change-

ment d'habitudes ou bien goûtent l'orchestre de ces cinémas ou espèrent toujours alors même qu'ils désespèrent, regardent tel ou tel film qui les ennuie. C'est à eux que je m'adresse aujourd'hui pour tâcher de remédier à leur situation. Donc, l'histoire que des images racontent les ennuie ce soir. Ils ont, comme presque toujours, remarqué que tel interprète ressemble plus ou moins à tel personnage de leur connaissance. Eh ! bien, que mentalement ils donnent à l'individu représenté par cet acteur le nom de l'homme ou de la femme auquel ou à laquelle il fait penser. S'ils ne trouvent aucune ressemblance, qu'ils en imaginent une et qu'ils en imaginent aussi pour chaque personnage de la comédie. Je vous assure qu'ils s'ennuieront beaucoup moins et que peut-être ils s'amuseront. Pour être plus clair, supposons cet exemple : sur l'écran, Mlle Ruth aime M. Morgan qui extorque des dollars à mistress Windsor laquelle, désolée, se jette à l'eau où elle rencontre un ami d'enfance, le vieux Philipson. Celui-ci, précisément, vient de perdre sa femme dans un incendie. Un pasteur se promène sur la plage, etc... C'est idiot et ennuyeux. Vous, spectateur, vous mettez sur chacun de ces personnages le nom d'une de vos relations et tout de suite l'aventure prend du relief. Essayez. Pour un film soi-disant comique, adoptez le même système. Un bonhomme court, saute, tombe, se cache. Vous bâillez, mais faites un petit effort d'imagination et remplacez, dans votre esprit — le film n'en a pas, mais vous, vous en avez — le héros stupide de l'aventure par une personnalité grave que vous connaissez bien. Aussitôt, vous rirez. Mais si, essayez. Et si les personnages du film sont des animaux, vous leur substituerez aussi facilement des gens que vous connaissez.

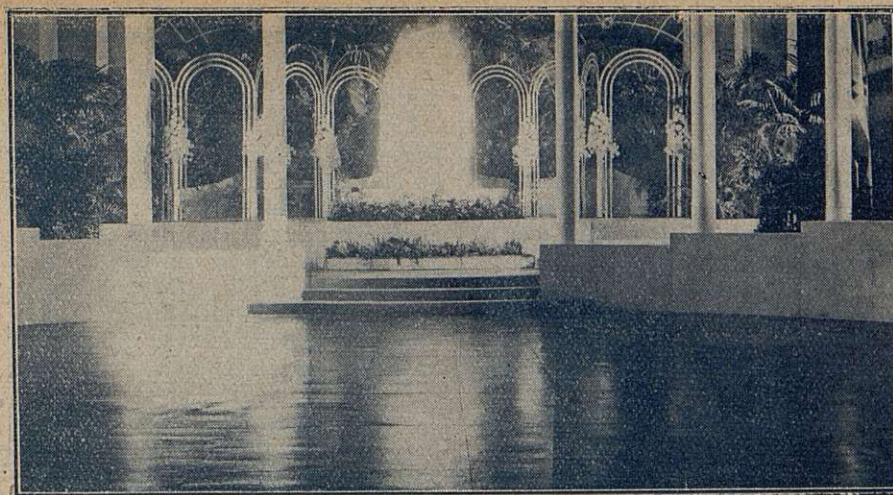
LUCIEN WAHL.

LYON

— J'ai appris incidemment que *Le Pèlerin*, de Chaplin, avait été projeté à Damas, alterné, paraît-il, avec des films américains de 1915 ! Comment se fait-il qu'il soit encore inconnu ici, alors que Marseille le passait en même temps que Paris, en mars, et que d'autres villes de France l'ont repris depuis ?

— Un usage qui devrait se généraliser est celui de la reprise, en été, des succès de la saison passée. Si certains cinémas le font, et ils sont rares, les grands établissements continuent à déverser du nouveau. Il me semble qu'un bon film un peu plus ancien coûte moins cher qu'une quelconque nouveauté. Tout le monde y gagnerait, les directeurs d'abord, et le public... ensuite.

ALBERT MONTEZ.



Un très beau décor de LOCHAVOFF dans *Ame d'Artiste*.

LES GRANDS FILMS

AME D'ARTISTE

M^{ME} Germaine Dulac est l'un de nos metteurs en scène les plus représentatifs de la manière française, car ses films sont tout clarté et harmonie. Après *La Mort du Soleil* et *La souriante Madame Beudet*, nous étions en droit d'attendre d'elle une œuvre définitive. Ce film, M^{me} Dulac nous le donne aujourd'hui : il s'intitule : *Ame d'Artiste*, elle l'a réalisé pour Ciné-France-Film.

Enfant trouvée, Helen Taylor a été élevée par le vieux souffleur Morris, qui en a fait une artiste.

Après des débuts obscurs, Helen Taylor, en ce soir de Noël, a conquis définitivement le public du plus grand théâtre de Londres et, dans sa loge, parmi les fleurs rares, hommage de ses admirateurs, elle découvre un bouquet de violettes accompagné d'un sonnet, envoi de l'écrivain Herbert Campbell, follement épris d'Helen dont il avait fait sa muse.

Mais, pas plus que les somptueux présents de Lord Stamford, le tout-puissant propriétaire des plus grands théâtres de Londres, l'hommage de l'obscur poète ne réussit à émouvoir l'artiste, presque fillette encore. Elle est à l'âge où l'amour filial emplit tout le cœur, sans laisser de place aux émotions plus âpres et plus profondes de la passion. Au milieu des accla-

mations enthousiastes des spectateurs que son jeune talent avait fait douloureusement vibrer, Helen ne songe, dans sa loge, qu'à la belle surprise qu'elle a préparée à son père adoptif pour lui manifester sa gratitude de lui avoir consacré sa vie et de lui avoir insufflé cette âme d'artiste qui constitue toute sa richesse et tout son bonheur...

Cependant, Lord Stamford n'est pas homme à renoncer à ses intentions et à sacrifier son plaisir à l'innocente quiétude d'une adolescente.

A l'avoir vue triompher sur son théâtre, il décide de faire une cour très serrée à la débutante dont il tient le sort entre ses mains et, dès le lendemain, il l'emmène avec le vieux Morris dans une grande randonnée en automobile. Et le destin, dont nous ignorons les mystérieux cheminement, veut qu'au lieu de devenir le commencement de l'idylle rêvée par Lord Stamford, cette promenade improvisée soit le début d'un drame mouvementé. Au cours du voyage, l'automobile traverse une petite ville de banlieue dont le nom frappe l'attention d'Helen. C'est là que demeure Herbert Campbell, dont la veille elle a trouvé dans sa loge l'élégant sonnet et le modeste bouquet.

Insouciante et capricieuse, elle exprime le désir de voir le poète.

De cette rencontre imprévue, Lord

Stamford sort l'âme tourmentée par l'aiguillon de la jalousie et de l'inquiétude, alors que, sur le seuil de sa demeure, Herbert Campbell suit d'un regard radieux la voiture qui emporte sa muse adorée... et le manuscrit de sa première pièce que le vieux Morris lui a promis de faire accepter par Philipps, le directeur du théâtre.

Quant à Helen, sans savoir pourquoi, le monde lui paraît plus beau et le voisinage de Lord Stamford plus désagréable que jamais.

Ce dernier, cependant, ne s'avoue pas vaincu. Lutteur de grande envergure, il trouve désormais un nouvel attrait dans la conquête d'Helen, qui devient à ses yeux l'enjeu d'une joute sportive. Dans ce combat, il croit avoir toutes les chances de succès et, peu respectueux des règles chevaleresques du « fair play » anglais, il s'attache à avilir son rival aux yeux de la femme convoitée...

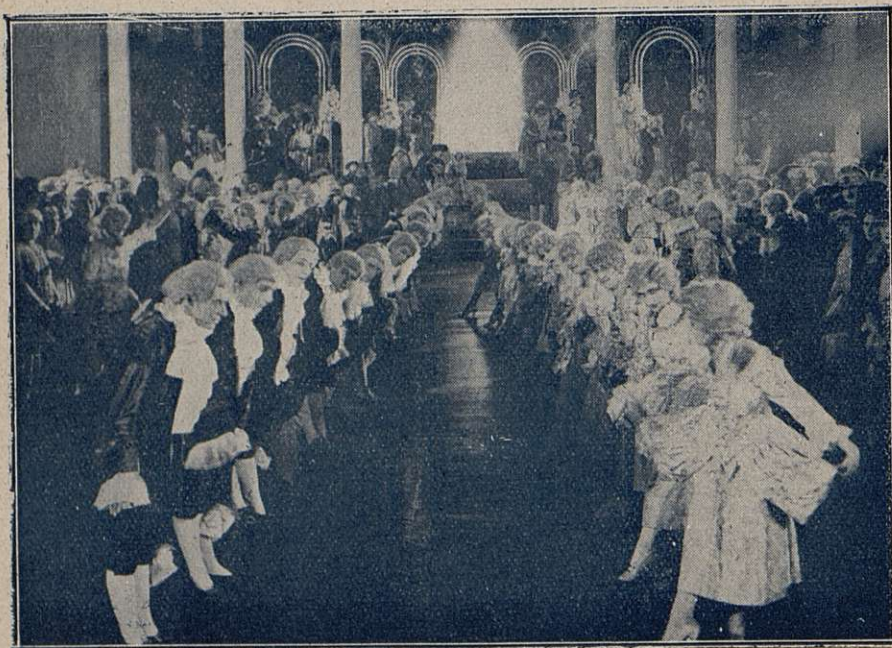
Les circonstances le servent à merveille.

« Mille et une Nuits ».

Quelques jours plus tard, alors que justement il reçoit chez lui la jeune artiste, on lui annonce la visite inattendue d'Herbert qui vient lui parler de sa pièce. Après avoir fait passer Helen dans le salon voisin d'où rien de leur conversation ne doit lui échapper, il fait entrer le jeune poète et lui propose un chèque important à la condition qu'il renonce à revoir Helen et qu'il détruise le manuscrit de sa pièce.

Indigné par l'offre d'un marché aussi cynique, le poète relève fièrement le défi du financier et quitte sa demeure en compagnie d'Helen, qui était venue dans un bel élan de générosité se ranger à ses côtés.

Ce beau geste devient pour elle le commencement d'un pénible calvaire. Entirement à sa rancune, Lord Stamford dresse autour d'elle toutes les jalousies, toutes les intrigues, toutes les humiliations qui peuvent décourager les premiers pas d'une débutante au théâtre.



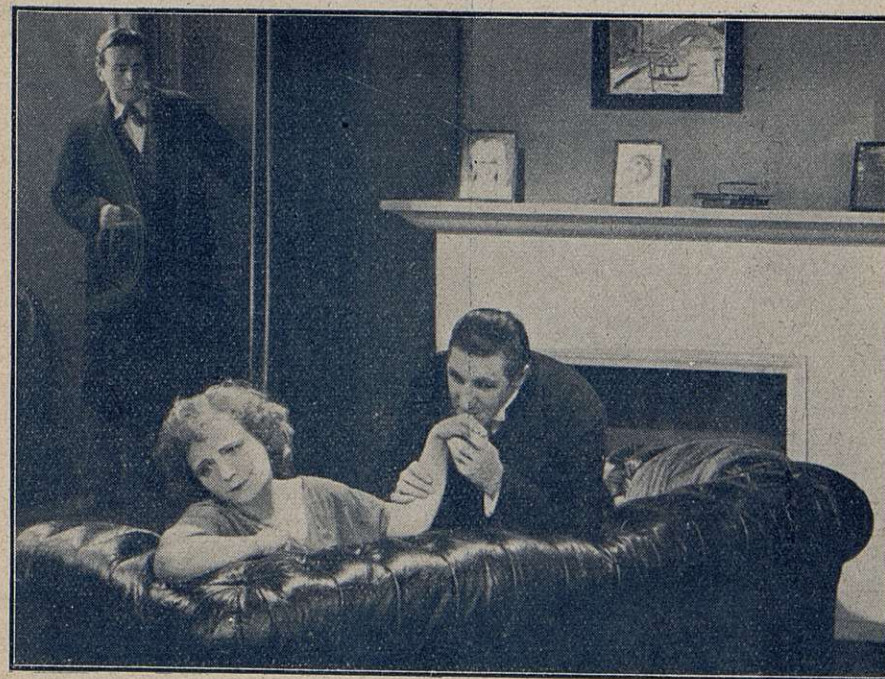
Une scène de bal admirablement réalisée et pour laquelle GERMAINE DULAC obtint le concours du corps de ballet de l'Opéra.

Il commence par éblouir Helen du faste de l'existence luxueuse qui pourrait être la sienne, en organisant en son honneur une fête somptueuse qui réunit l'élite de la société londonienne dans un décor digne des

C'est à ce moment qu'elle reçoit un jour la visite d'Edith, la femme d'Herbert. Elle apprend ainsi que celui-ci est marié, qu'il a abandonné son foyer par amour pour elle et que, moralement et physique-

ment, il est sur le point de se perdre ! Renonçant à son amour-propre, surmontant sa douleur de femme abandonnée, Edith supplie Helen, cause involontaire de

ment. Edith lui devra le bonheur, Herbert la gloire ; vaincu par la générosité de la jeune fille, Lord Stamford lui deviendra un ami dévoué et loyal, et les foules lon-



Une scène intensément pathétique d'Ame d'Artiste.
De gauche à droite : PÉTROVITCH, MABEL POULTON et HENRY HOURY.

tous ses malheurs, de s'unir à elle pour sauver celui qu'elles aiment toutes les deux. Devant cet exemple d'abnégation désintéressée et de noble résignation, Helen se jure de réparer le mal qu'elle a fait sans même le soupçonner, et un pacte étroit unit désormais les deux femmes.

Grâce à un stratagème adroit, elles réussissent à faire jouer la pièce d'Herbert sur le théâtre de Lord Stamford et, dans le rôle que le jeune poète avait écrit spécialement à son intention, Helen retrouve son succès de naguère.

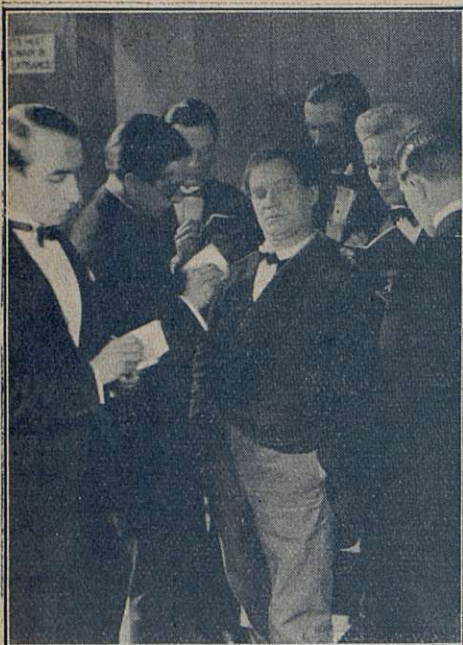
Au moment où, tremblante d'émotion, heureuse et fière de l'œuvre accomplie par elle, elle jette au public le nom désormais glorieux de l'auteur hier encore inconnu, la femme de celui-ci le retrouve mourant sur le grabat d'un taudis où il a tenté de se suicider.

Dans son âme d'artiste, éprise de beauté et de justice, Helen a puisé des ressources insondables d'énergie et de désintéresse-

doniennes en feront leur idole adulée. C'est pour elles seules que vivra désormais la jeune artiste sous l'œil attendri de son père adoptif.

Je ne connais pas l'œuvre de Christian Molbech dont Germaine Dulac et Alexandre Wolkoff ont tiré le scénario d'Ame d'Artiste, mais je reste émerveillé devant tant d'habileté dans la transposition visuelle d'une œuvre aussi purement théâtrale. Les images sont si harmonieuses, le récit visuel coule sur l'écran avec une telle limpidité que les sous-titres sont presque inutiles. L'alternance resserrée sur l'écran des différentes actions consécutives, atteint à une simultanéité encore jamais atteinte. La réalisation est en tous points remarquable, non pas que le réalisateur nous apporte des révélations techniques sensationnelles, mais il a su tirer un très habile parti de tous les signes existants de l'alphabet visuel. Parmi les meilleurs passages, citons certains éclairages de

Londres nocturne et certains tableaux stylisés qui sont d'une réalisation très sûre ; la reconstitution d'un théâtre, la fête chez lord Stamford et les dernières visions du poète



Après le succès remporté au théâtre par sa fille adoptive, Moriss (NICOLAS KOLINE) subit l'assaut des journalistes qui l'interviewent.

agonisant dans sa mansarde que le gaz envahit. Le début aussi est magistral, qui nous laisse ignorer pendant trois minutes que la scène de brutalité, style *Lys Brisé*, est une fiction et se passe sur le plateau d'un théâtre. Aussi, quelle surprise quand l'appareil se recule et découvre le rideau qui se baisse et les spectateurs qui applaudissent. Le dénouement est le digne pendant du début et je ne connais rien de plus tragique que la donnée du poète qui agonise en silence, de faim, de froid et de misère, tandis que sa pièce remporte le plus éclatant triomphe dans le plus grand théâtre d'Angleterre.

L'interprétation est digne des plus grands éloges : Mabel Poulton, dans le rôle d'Helen Taylor, se révèle comme l'une de nos plus sensibles jeunes premières et nous pouvons déjà lui prédire un brillant avenir. Yvette Andreyor, dans le rôle de Mme Hébert, affirme encore plus pleinement des dons d'intelligence et de sensibilité qu'elle

nous a si souvent fois prouvés. Henry Houry est un lord Stamford d'une haute tenue aristocratique ; orgueilleux, impitoyable et jouisseur dans la première partie, il s'attendrit dans la seconde et il se montre toujours d'une grande humanité. Nicolas Koline, toujours si humain, mais ici dans un rôle moins nettement comique, se révèle d'un humour bien anglais. Mme Béragère, belle-mère acariâtre, qui sait moralement s'enlaidir avec un réel courage artistique, Charles Vanel, par trop effacé dans un rôle de second plan, et Gina Manès, grande coquette. Je voudrais réserver une mention spéciale au principal rôle masculin : M. Petrovitch, dans le rôle du poète. Remarqué dans *Kaenigsmark*, il se révèle ici un comédien de tout premier ordre, un jeune premier d'une belle allure pathétique. Dans la scène où le poète William Herbert écrit son adieu à la vie, il a, par sa sobriété et sa sincérité, atteint au sommet de l'émotion.

La photographie, signée Jules Kruger et Nicolas Toporkoff, est toujours d'une haute luminosité et d'une belle vigueur. Quant aux décors, dont les plus beaux sont la salle du théâtre, la salle du bal et l'escalier d'honneur chez le lord, ils sont signés Lo-chawoff... c'est tout dire.

HENRI GAILLARD.

NICE

Dans la seconde série des films que présente la Paramount à Nice ont été particulièrement remarqués : *Le Tourbillon des Ames* et *Peter Pan*.

Les directeurs des salles comprennent que la chaleur seule n'explique pas l'abstention du public ; ils s'efforcent de nous donner quelques nouveautés. L'Idéal a passé *Sumurun* avec succès.

Parmi les films intéressants revus récemment : *Le Brasier ardent*, *Le Premier Amour*, *Le Signe de Zorro*.

Nous aurons, la saison prochaine, un bal du cinéma. Le comte de Castellane, qui suggéra cette idée — acceptée avec enthousiasme par le comité des fêtes de Nice — affirme que le « Los Angeles » français se doit de fêter particulièrement le monde cinématographique.

Chacun, pour ce bal, devra revêtir le costume d'un héros de cinéma. Avec quelle attention, les spectateurs et surtout les spectatrices vont, jusque là, observer la tenue des artistes dans toutes les projections !

Les firmes françaises et étrangères établies sur la Côte ont promis de prêter bénévolement leur concours à cette fête qui sera le clou de la saison. Chacune organisera une entrée somptueuse ou originale, romantique ou comique, avec toute la science des figurations, des mouvements de foule et des danses, qui est celle des cinéastes.

Je souhaite que le cinéma français ne figure pas dans cette fête en parent pauvre ; il y a une telle différence entre les possibilités financières des firmes américaines et celles de la majorité des nôtres !

SIM.

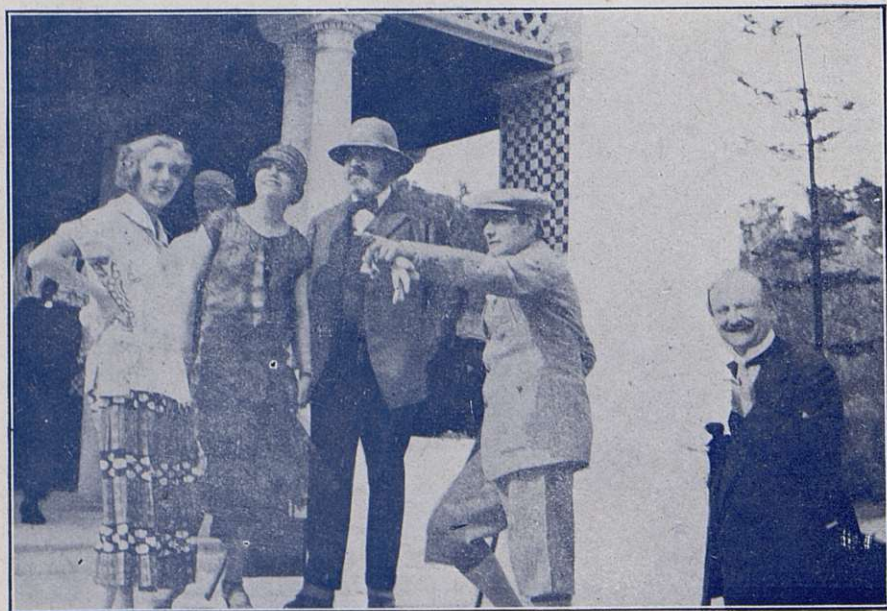


YVONNE LEGEAY

La charmante comédienne qui joua à la scène tous les vaudevilles de Feydeau, a fait ses débuts à l'écran sous la direction de René Clair, dans un rôle de fée-vampire et qui plus est orientale. Nous la verrons prochainement dans « *Le Songe d'un Jour d'Été* », que vient de terminer René Clair, avec Dolly Davis, Madys, Albert Préjean et Jean Borlin.



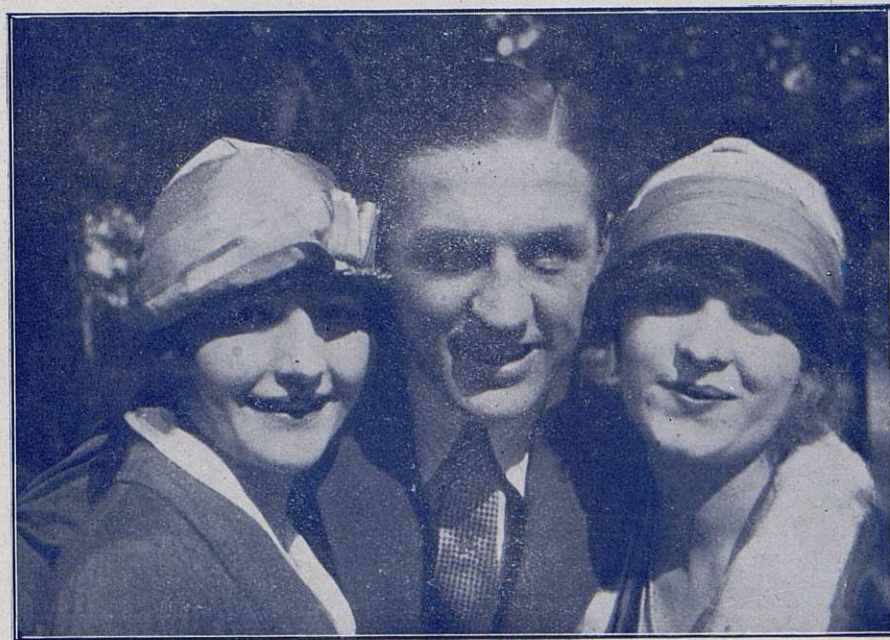
Une amusante attitude du sympathique Adolphe Menjou dans « Sa Majesté s'amuse », la charmante comédie que Paramount a présentée pendant la grande semaine à Mogador.



A Tunis, où furent tournés les extérieurs de « Barocco », voici photographiés entre deux prises de vues : Mlle Suzy Vernon, Mme Ch. Burguet et MM. Charles Burguet, Angelo et Camille Bardou.



Henri Vorins est parti à Naples enregistrer quelques scènes de « La Nuit du 3 ». Cette scène éminemment dramatique est interprétée par Jean Dax, Maxudian et M. Madys. Ces trois artistes, également aimés du public, se sont surpassés dans ce film qui permit à chacun d'eux de faire preuve de ses grandes qualités.



A Berlin, où il était allé arbitrer un grand match de boxe, Georges Carpentier rencontra nos charmantes compatriotes Francine Mussey et Colette Darfeuil qui interprétaient dans cette ville les rôles principaux de « L'Homme en selle ».



Le populaire Biscot qui, dans le personnage de Fortuné Richard du « Roi de la Pédales », déploie toute la verve, toute la fantaisie qui firent son succès à l'écran



« Le Roi de la Pédales », que réalise M. Maurice Champreux, est également interprété par Jean Murat, Charpentier, Emile Vervet, Demanne, Pierrard, Delly, Jeanne-Marie Laurent, la petite Bouboule, Georgette Lhéry et Blanche Montel dans le rôle de Simone

Un regard chez le voisin

LE gouvernement américain vient de publier une statistique douanière qui constitue pour l'industrie du film aux Etats-Unis, un magnifique bulletin de victoire. Que l'on en juge :

De cette statistique, il résulte que l'exportation du film américain en Europe a augmenté dans l'année 1924, et par rapport à l'année 1923, dans la proportion de 100 pour 100.

En ce qui concerne le film positif, le chiffre de l'importation américaine est passé de 29.000.000 de pieds en 1923 à 53.000.000 de pieds en 1924.

L'empire britannique est le pays qui absorbe la plus grosse quantité de films américains ! En 1923 il en avait reçu 11 millions de pieds. Il en a reçu 22.500.000 en 1924 !

La France tient la seconde place. Elle avait reçu environ 4.000.000 de pieds en 1923. Elle en a reçu un peu plus de 8 millions en 1924.

L'Allemagne n'arrive qu'au quatrième rang après la Suède. Malgré la barrière du contingentement, l'Allemagne, qui avait admis en 1923 un total de 1.354.000 pieds de films américains, en a admis, en 1924, plus du double : 3.693.000 pieds.

Chose singulière, cette marche conquérante véritablement formidable de l'importation cinématographique américaine en Europe ne se retrouve pas dans les autres parties de l'univers. C'est ainsi, par exemple, que dans l'Amérique latine, au Canada, en Extrême-Orient, etc., la progression des films importés des Etats-Unis est beaucoup moins sensible, soit que, de ce côté, le maximum d'absorption possible ait été atteint, soit que, dans l'année qui vient de s'écouler, les efforts de l'importation américaine aient été dirigés spécialement vers l'Europe.

Il est intéressant de rechercher comment, en Angleterre, est accueillie cette écrasante offensive américaine, d'autant plus caractéristique qu'au cours de l'année 1924 d'énergiques efforts furent faits en faveur du film national. C'est ainsi, par exemple, que l'on avait organisé à travers tout le Royaume-Uni une série de « semaines » réservées au film anglais.

Et le prince de Galles ne dédaigna pas d'appuyer ce mouvement en assistant à un grand banquet au cours duquel il lança le plus pressant appel à toute la nation en faveur du film anglais. A la Chambre des Lords, le vicomte Peel réclama une enquête et une intervention parlementaire et il produisit, à cette occasion, une statistique qui complète admirablement celle que nous avons mentionnée plus haut.

De cette statistique, il résulte qu'en 1914 environ 25 p. 100 des films présentés en Grande-Bretagne étaient anglais, mais en 1923, on ne comptait plus qu'une proportion de 10 % de films d'origine britannique. La même situation se remarque dans les « Dominions » où la proportion des films anglais est tombée à 3 %. Enfin, le vicomte Peel appela l'attention de ses nobles collègues sur le fait que les producteurs de films en Angleterre étaient une vingtaine aux environs de 1923 et que leur nombre est réduit maintenant à trois ou quatre.

Cependant, ni l'appel du prince de Galles, ni les statistiques du vicomte Peel ne paraissent avoir modifié la situation. La Chambre des Lords — sans doute afin de ne pas créer un précédent dont d'autres industries auraient pu se prévaloir — a refusé de s'intéresser d'une façon particulière à l'industrie cinématographique et la presse corporative semble admettre que cette décision est sage. Les journaux cinématographiques anglais désapprouvent, en tout cas, formellement la suggestion de Cecil Hepworth qui propose, pour endiguer le flot envahisseur du film américain, qu'un prélèvement de 33 % soit fait sur le produit de l'exploitation des films étrangers en Angleterre en même temps qu'une détaxation serait accordée aux cinémas disposés à favoriser la production nationale. D'autres réclament qu'une dime de six pence par rouleau et par jour soit prélevée sur les films étrangers exploités dans le Royaume-Uni. Mais, là encore, la presse corporative résiste.

Le point de vue qu'elle défend est qu'il n'y a pas lieu d'en vouloir aux Américains de se montrer les meilleurs dans la lutte

engagée. C'est le « fair play ». Chacun joue selon ses moyens et le mieux outillé triomphe. On ne comprendrait le recours à des mesures douanières de la part de l'Angleterre que si l'Amérique frappait le film étranger de lourdes taxes. Or, il n'en est pas ainsi. Rien n'empêche les producteurs anglais de chercher à conquérir le marché américain, car les Américains ont conquis le marché anglais. S'ils ne le font pas, ils ont tort de se plaindre. Quiconque refuse de se battre doit s'attendre à être battu.

Cette attitude de la presse corporative anglaise à l'égard du film américain n'entraîne, d'ailleurs, aucun abandon des préférences naturelles et même obligatoires dues à la production nationale. La presse corporative anglaise adjure plus que jamais les cinématographistes anglais de manifester l'énergie et l'esprit d'initiative qui ont si bien réussi aux Américains en Angleterre... et ailleurs. A ce prix seulement, et plus sûrement que par tout autre procédé, le film anglais sera sauvé.

Telle est la situation de l'industrie cinématographique en Angleterre par rapport à l'industrie américaine.

Il nous a paru de bonne documentation d'en avoir une vue précise au moment où l'on discute en France une situation qui n'est pas sans similitude avec celle de nos voisins d'outre-Manche.

PAUL DE LA BORIE.

GENEVE

Norma Talmadge paraît. Dans la salle, les femmes envient ses toilettes dignes d'une reine, cependant que le public masculin, conquis, la parcourt du regard, toute, de crainte que n'échappe à sa vue la moindre parcelle de son beau corps souple. Les premières scènes de *Ce que peut une femme* la projettent dans toute sa hauteur et, comme les visions se prolongent, l'œil peut s'accorder quelque répit, muser, s'attarder à ce creux de hanche qu'elle a doucement infléchi. Alors, comme si l'artiste se sentait effleurée, caressée par mille rayons visuels, son corps harmonieux s'anime : elle danse, elle s'approche, et la définition de Virgile : « par sa démarche, elle révèle une véritable déesse », se justifie pour elle, comme autrefois pour Vénus. Enfin, l'on projette de grands premiers plans de son visage doux et ferme, expressif, et surtout intelligent. Les yeux cherchent ses yeux comme si son âme y était enclose. Candeur ! les sentiments d'un instant s'y succèdent, passent, et vous croyez encore saisir l'insaisissable, qu'à l'écran c'est déjà la fin du drame. Peut-être alors, vous demanderez-vous ce que valait le scénario et, réfléchissant, le trouverez-vous parfaitement banal. Oui, mais il y avait Norma Talmadge et cette moderne Circé qui, elle, régénère son ivrogne de mari, a fait passer la sauce, ou si vous aimez mieux, l'accommode-

ment du plat dont elle était le... motif de résistance.

Tout de même, il y a loin de ce film au frais et pimpant et ferrailleur *Chevalier de Vriac*.

— *La Roue* vient d'être reprise pour la troisième fois à Genève par les établissements Lansac. Si, avec le temps, mon premier enthousiasme s'est quelque peu refroidi, je n'en juge pas moins aujourd'hui encore ce film comme très beau et sortant de la pauvreté écœurante de certaines productions. Et je lui dois, quant à moi, en plus d'impressions artistiques très vives et non dépourvues d'émotion, quelques autres souvenirs, flatteurs en somme puisqu'on voulut bien — qui s'en souviendra, sinon M. B. ? — prendre ma prose au sérieux, et m'enseigner que le parfait n'étant pas de ce monde, la critique doit toujours faire valoir ses droits — ce dont je m'efforçai, dès lors, de tenir compte.

— Le Royal Biograph a fermé ses portes et l'on travaille activement à le rajeunir. Puisse l'accompagnement musical, la saison prochaine, être renouvelé de même et que nous soit épargnée telle sélection de *Lakmé* que nous entendîmes presque tous les quinze jours et avec n'importe quel programme !

— Un nouveau cinéma en plein air vient d'être inauguré — le Cinéma du Faubourg — avec *Grand Mère*, dont l'interprète n'est autre que la muse de cet autre faubourg parisien : Geneviève Félix.

EVA ELIE.

Nouvelles d'Hollywood

De notre correspondant particulier.

— Al. Saint-John tourne actuellement une série de douze films en deux parties, sous la direction de Fatty Arbuckle. Ce dernier a épousé, en mai, la leading-lady de Saint-John : Doris Deane.

— Gertrude Astor, après avoir tourné *Kentucky Pride*, pour Fox, et *The Charmer*, avec Pola Negri, a été engagée pour interpréter trois bandes chez Warner Brothers.

— On a présenté en privé la dernière bande de Ernst Lubitsch intitulée *Kiss me again*, dont le succès sera encore plus grand que celui obtenu par *The Marriage Circle*.

— Larry Semon va interpréter pour Sedgwick Pictures le rôle du *Comte de Luxembourg*, adapté d'après l'opérette du même nom. Actuellement, Larry Semon met en scène une série de comédies « starant » sa jeune épouse. Il est fort probable que Larry Semon retournera ensuite aux comédies en deux parties.

— Le tribunal de Los Angeles a enfin rendu sa décision concernant l'affaire Charles Chaplin-Charles Amador. Charles Amador a été autorisé à porter le costume popularisé par Chaplin, mais on lui interdit de présenter ses bandes sous le nom « Charles Aplin Comedies ». Amador ne causera du reste aucun préjudice à Chaplin, ses films étant de dernier ordre.

— Marcel de Sano a rompu son contrat avec Metro-Goldwyn et a été réengagé par B.P. Schulberg. Au même studio, Gasnier tourne actuellement *Parisian Love*.

— M. Murnau, qui mit en scène *Le Dernier des Hommes*, tournera une production pour la Fox à New-York.

— On construit actuellement à Hollywood deux immenses théâtres dont l'un coûtera 7 millions de dollars.

ROBERT FLOREY.



La troupe du Dr MARKUS traverse le détroit de Messine à bord du « Lamartine ».
De gauche à droite : MM. EDOUARD JOSÉ, ANDRÉ NOX, le Dr MARKUS ;
Mme MARKUS ; M. RIGNON, inventeur du plastographe, et son assistante ;
MM. LÉON MATHOT, ALESSO, opérateur, et PIROVINO, assistant.

LE VOYAGE DU « PUIITS DE JACOB »

Pourquoi nous sommes allés en Palestine...

Par le Dr Stéfán Markus

Le Puits de Jacob, le roman de Pierre Benoit, met en scène les efforts du sionisme. Une grande partie de la prise de vues se déroule dans une colonie où les Juifs, qui ont retrouvé la terre des ancêtres, mettent tout en œuvre pour redonner la splendeur à leur antique nation.

MM. Markus et Steiger ont donc décidé, pour réaliser ce film, de faire un voyage en Palestine et ce sont les raisons qui ont motivé le départ de la troupe que le Dr Markus va nous exposer ici. Après quoi il nous fera le récit de cette pittoresque exploration cinématographique qui parcourut l'Egypte, la Palestine et s'arrêta à Constantinople.

Lorsqu'il s'agit, pour nous, de tourner *Le Puits de Jacob*, c'est-à-dire de mettre en scène cette grande aventure dont les péripéties se déroulent dans un pays si éloigné, une grande question se pose.

Irons-nous tourner sur place *Le Puits de Jacob* ou reconstituerions-nous en France les extérieurs d'après les documents qui nous seraient remis ?

Les deux méthodes peuvent être appliquées.

La méthode qui consiste à tout reconstituer sur place avait ses partisans. Beaucoup de metteurs en scène trouvent cela plus pratique et surtout moins coûteux. Je ne les contredirai pas sur ce point.

Quand il s'agit d'emmener fort loin, au-delà des mers, une trentaine d'artistes et de collaborateurs et un nombre imposant de gros colis, on peut au moins réfléchir et penser que cela coûtera très cher. Il faut, en effet, compter que la troupe demeurera au moins trois semaines à se croiser les bras, qu'il y aura du temps perdu par toutes les recherches qu'on sera obligé de faire pour trouver les coins de prise de vues.

Cependant, nous sommes partis.

C'est que, en effet, M. Steiger et moi, nous sommes partisans de l'autre principe. Nous estimons que, pour rester dans la logique même du cinéma, il faut aller dans les lieux mêmes où se déroule l'action si

l'on veut obtenir une impression de réalisme et éviter ces reconstitutions qui sont bien plus théâtrales que cinématographiques.

Quand les Américains ont reconstruit Monte-Carlo à Hollywood, le bâtiment était exact, la façade du casino, les salons même pouvaient passer pour un tour de force de la documentation cinématographique.

Mais où était le reste ? Les jardins, la côte, si particulière, et ce public surtout, ce public qu'on ne trouve nulle part ailleurs ? Ces joueurs qui se pressent dans les salons et dans le théâtre et qu'on ne saurait remplacer par une troupe de figurants ?

Et voilà pourquoi nous sommes allés en Palestine, malgré l'argent qu'il fallait engager dans ce voyage. Toutes ces dépenses considérables, nous ne les eussions point faites si nous avions tourné à Paris.

Il nous fallait l'atmosphère même de la Palestine, de l'Égypte, de Constantinople. C'est que la photographie, et plus encore l'image vivante, donne toujours l'impression de la réalité. Quand vous voyagez avec votre objectif, vous pouvez être saisi soudain par une image suggestive qui fera plus, pour la réalité de votre film, que tout ce que vous auriez pu faire dans un studio. Regardez ces extérieurs reconstitués, ces villes refaites, votre vue est limitée par deux ou trois tableaux qui reviennent sans cesse devant vos yeux et que vous reconnaissez pour être toujours les mêmes. Ce qui manque, c'est justement le détail imprévu, celui qui surgit tout à coup dans un film où l'on a pris la peine d'aller tourner sur place et qui n'existe pas dans un autre, parce que, justement, c'est un de ces détails-là qu'on ne pouvait imaginer.

Pensez-vous, par exemple, qu'il nous eût été possible de rebâtir Constantinople, d'en montrer les multiples faces que nous avons trouvées sur les bords du Bosphore ? Non, car c'est presque par hasard que nous avons découvert les images les plus expressives, toutes celles qui nous permirent de saisir l'impression exacte de la ville qui, un matin, surgit devant nos yeux.

Voilà donc pourquoi nous avons tenu à faire le voyage tracé par Pierre Benoit dans *Le Puits de Jacob* et voilà pourquoi le public, au fur et à mesure de nos étapes, verra tout ce qui en a été tiré.

D^r STEFAN MARKUS.

Nouvelles de Pologne

De notre correspondant particulier

— La cinématographie polonaise aura enfin d'ici peu un film historique à grande mise en scène. La Société « Sfinks » a obtenu des autorités militaires polonaises une promesse d'appui, pour faire figurer les soldats dans le film *Le Prince Poniatowski*. Le gouvernement allemand a également permis de tourner les scènes de la mort du Maréchal de France sur le lieu même où Poniatowski se noya en traversant, à la tête de son régiment, l'Elster, non loin de Leipzig.

— Une nouvelle maison de location, l'American-Film, inonde le marché de productions plus ou moins bonnes de l'Universal. En dehors de nombreux navets présentés au public dernièrement, on ne peut relever que quelques films passablement intéressants comme *The law forbids*, avec Baby Peggy, Robert Ellis et Winifred Bryson, *Young Ideas*, avec Laura La Plante, *The family secret*, avec Baby Peggy et *Love and glory*, avec Charles de Rochefort et Madge Bellamy.

— Nous avons vu en réédition un très ancien film de Lubitsch : *La Poupée*, avec Ossi Oswalda. C'est une comédie très originale parfaitement interprétée, dont la mise en scène est irréprochable.

— André Nox, l'admirable artiste français, vient d'être applaudi dans *Après l'amour*, le beau film Gaumont tiré par Maurice Champreux de la pièce de Pierre Wolff et de Henri Duvernois.

— On a présenté en réédition un serial morbide : *La Maîtresse du Monde*, de Joë May, avec Mia May. On s'étonne que Joë May, le metteur en scène du *Tombeau Hindou* et de la *Tragédie de l'Amour*, ait pu réaliser un pareil navet, mais il est vrai que ce film date d'un temps où la cinématographie était encore presque à ses débuts.

— Une autre production très ancienne, mais celle-ci excellente, a apparu sur les écrans. Il s'agit du *Père Serge*, mis en scène par Protozanoff et admirablement interprété par Mosjoukine, bien secondé par Nathalie Lissenko, Orłowa et Pawlow. De l'œuvre célèbre de Tolstoï, Protozanoff a tiré un film superbe.

— Deux films tout récents eurent un grand retentissement. Ce sont : le magnifique film Aubert, Paris, de René Hervil, et la grandiose production Ufa, de Murnau : *Le Dernier des Hommes*.

— On vient de projeter *Doktor Jack* et *Martin malgré lui*, les deux comédies de Harold Lloyd. Ce n'est quand même pas *Safety Last* !

— Nous avons aussi vu une comédie gaie de Monty Banks : *L'As du volant*.

— Programmes actuels de Varsovie : *Les Couilles du cinéma*, avec Mosjoukine et Lissenko, *Le Roi des Cowboys*, avec Douglas Fairbanks, *Le Cabinet des figures de cire*, avec Emil Jannings et Conrad Veidt, *June Madness*, avec Viola Dana.

— A Lodz : *Butterfly*, avec Ruth Clifford et Norman Kerry, *The Enemies of Women*, avec Lionel Barrymore et Elma Rubens, *Le Roi du Cirque*, avec Max Linder, *Gosta Berling*, avec Lars Hanson et Jenny Hasselqvist, et *Ti-Minh* (réédition), avec René Cresté, Mathé, Biscot, etc.

CHARLES FORD.



A peine fut atteint le « Monde Perdu » que la troupe se trouva en présence d'un formidable dinosaure long de plus de 20 mètres !...
(De gauche à droite : LEWIS STONE, BESSIE LOVE, LLOYD HUGHES et WALLACE BEERY)

Une grandiose reconstitution

LE MONDE PERDU

AVEZ-VOUS fait de longues et patientes études de paléontologie ? Non, sans doute. Vous n'avez alors aucune idée de ce que pouvait être la Terre, il y a plusieurs milliers d'années, vous n'imaginez pas davantage ce qu'en était la faune. Vous avez évidemment entendu parler déjà de mammoths et de brontosaures, mais les quelques dessins que vous avez pu voir, les rares visites que vous avez pu faire dans la section des fossiles de nos musées ne vous ont pas enseigné grand'chose sur les animaux qui vivaient sur notre globe longtemps avant l'apparition de l'homme.

Votre curiosité, car je vous imagine intelligent, donc curieux, n'aurait jamais été satisfaite si de hardis réalisateurs de la « First National » n'avaient entrepris de reconstituer et de faire mouvoir devant l'appareil de prise de vues plusieurs types des monstres disparus depuis tant de siècles.

Il a fallu sept ans pour tourner *Le Monde Perdu* et nous n'en sommes pas surpris lorsque nous apprenons que d'éminents paléontologistes comme MM. les professeurs Boule et Verneau, qui ont assisté à la projection du film, ont été impressionnés à un tel point qu'ils demandèrent l'autorisation de se servir de cette bande pour les cours dont ils sont chargés.

C'est d'après des restes fossiles découverts au cours de fouilles pénibles que fut, à grands efforts de patience, reconstituée l'histoire de ce lointain passé. Les dinosaures, brontosaures, tricératops que dans *Le Monde Perdu* nous voyons vivre, lutter et mourir, sont exactement ce que furent les monstres de la préhistoire ; les assertions des plus hautes personnalités des académies de Londres et de Paris en font foi.

La seule vision de cette faune inconnue aurait suffi à nous intéresser fortement, mais nous le sommes davantage parce qu'elle est incorporée dans un scénario at-



tachant, et parce que, autour de ces géants formidables dont certains mesurent plus de 30 mètres de longueur, nous voyons se mouvoir, se défendre des hommes, pauvres pygmées apeurés.

Peut-être n'avez-vous pas lu l'œuvre, pourtant célèbre, de Conan Doyle dont ce film est tiré ? Un court résumé du scénario vous donnera une idée des aventures folles dans lesquelles s'engagent les héros de cette histoire.

Edward Malone, jeune reporter dans un grand journal londonien, était amoureux d'une gracieuse jeune fille qui, hélas ! restait insensible à ses feux. « Accomplissez quelque chose d'original, lui disait-elle, faites parler de vous... après nous verrons. »

Chaque jour, plus désespéré, Edward Malone attendait le moment d'accomplir de grandes choses. Le professeur Challenger allait lui en fournir l'occasion.

Ce grand savant organisait une expédition au centre de l'Amérique du Sud pour retrouver le célèbre explorateur Maple White, disparu depuis des mois dans des régions inconnues appelées « le monde perdu ».

Edward Malone résolut d'interviewer le professeur Challenger et le décida à l'accepter dans sa troupe.

Et voilà comment, la semaine suivante, Edward Malone faisait des adieux touchants à Gladys Hunger.

Après plusieurs semaines de navigation sur l'Amazonie et sur un affluent qui s'enfonçait toujours plus avant au milieu de

forêts inextricables, la petite troupe atteignit enfin un grand plateau qui, d'après les prévisions de Challenger, devait être le « monde perdu ».

Un précipice énorme, de plusieurs centaines de mètres, défendait l'accès du plateau. Un sapin gigantesque avait heureusement poussé du côté où se trouvaient les explorateurs. Ils l'abattirent, et l'arbre établit, en tombant, un pont naturel au-dessus du précipice.

La petite troupe, par ce moyen, gagna l'autre bord. Les intrépides explorateurs s'y trouvaient à peine depuis quelques minutes que, devant eux, se dressa la plus terrifiante des apparitions : un dinosaure, mesurant près de 20 mètres.

La petite troupe se tapit dans une anfractuosité de rocher, retenant son souffle.

Sans se soucier d'elle, le monstre passa. Il arrivait maintenant au bord du précipice. La vue du sapin jeté en travers l'intrigua ; il le regarda, le flaira, puis, comme un fétu de paille, de sa puissante mâchoire, il l'envoya au fond du ravin.

Le professeur Challenger et ses compagnons terrifiés étaient désormais prisonniers dans le « monde perdu ».

Chaque jour, la vaillante troupe eut à lutter contre des monstres épouvantables, dans des paysages insoupçonnés jusqu'ici. Que pouvaient faire, d'ailleurs, leurs fusils contre des animaux semblables ! Le plus souvent, ils se contentaient de se cacher pour observer et emplir leurs yeux de ces visions préhistoriques.

Un matin qu'Edward Malone était mon-

té au sommet d'un rocher pour découvrir un chemin de délivrance, il se trouva face à face avec un singe qui avait toutes les apparences humaines. « L'homme-bête », en l'apercevant, disparut dans une anfractuosité proche. Edward Malone le suivit et découvrit ainsi l'entrée d'une immense grotte, où, bientôt après, tous les explorateurs étaient réunis.

La petite troupe s'engagea avec prudence dans la caverne. Au bout de quelques centaines de mètres, une ouverture apparut, qui s'ouvrait à la base du plateau. Bientôt, tout le monde était réuni au bord d'un lac s'étendant au pied du « monde perdu ».

Pendant ce temps, là-haut, sur la falaise, une lutte titanique se livrait entre un tricératops et un brontosaurus. Ce dernier, fortement touché par son adversaire, tomba dans l'eau du lac et fut capturé par Malone.

Voilà pourquoi, à quelque temps de là, l'expédition rentrait en Angleterre, en ramenant un brontosaurus.

Mais il était sans doute écrit que les aventures de ces vaillants ne se termineraient pas encore. En arrivant à Londres, le brontosaurus s'échappa. Je vous laisse le soin d'imaginer la perturbation que peut causer un monstre préhistorique dans les rues d'une capitale moderne. A la fin, le brontosaurus, fatigué de renverser des maisons, s'engagea sur le fameux pont de Londres ; le pont se rompit sous son poids, il tomba à l'eau et gagna la haute mer en nageant...

La succession de tableaux retraçant les

aventures des explorateurs nous offre une vision grandiose de ce « monde perdu »... Comment de semblables géants ont-ils pu être ressuscités ?... Comment pouvons-nous voir les héros du drame face à face avec ces habitants d'un univers disparu ? Au lecteur de résoudre cette énigme et, sans doute, ne parviendra-t-il pas facilement à le faire, tant réalisateur et cameramen ont rivalisé de talent et de science photographique.

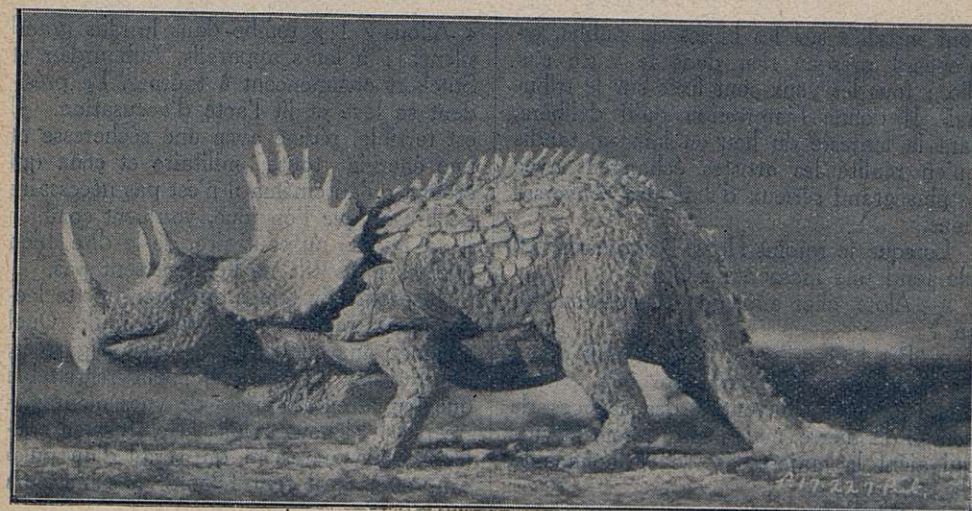
L'évocation grandiose de ces duels de géants et de ces apparitions fantastiques ne doit pas nous faire oublier les artistes de grand talent qui ont animé les personnages imaginés par Conan Doyle. Saisissant professeur Challenger, Wallace Berry burine la silhouette exacte du savant.

A Lloyd Hughes échoit le rôle du reporter. C'est là une de ses meilleures créations. Quant à Lewis Stone, il s'acquitta remarquablement du personnage de sir John Rexton, un homme de cœur au courage à toute épreuve.

Bessie Love et Alma Bennett se partagent l'interprétation féminine. La première nous présente une Paula White très touchante et bien sincère... la seconde silhouette une coquette.

Conçu dans une forme nouvelle, animant un scénario bien différent de tous ceux qui nous sont présentés, ce film intriguera et plaira tant par sa conception que par sa réalisation. *Le Monde Perdu* marque une date dans les annales cinématographiques.

JEAN DE MIRBEL.



Henri Desfontaines tourne "Le Prince Aryad"

A l'entrée du studio je suis accueilli par deux sentinelles qui, baïonnette au canon, gardent jalousement l'entrée et exigent que je montre patte blanche, ou du moins les qualités requises pour être admis dans l'enceinte qui, ce matin, est pleine d'une gravité inaccoutumée. Où se tenait il y a deux jours le plus bruyant des jazz-band, sous cette nef où Luitz-Morat évoquait la semaine dernière cette merveilleuse vision des lampadéphories de *La Course du Flambeau*, je découvre maintenant la salle la plus austère, le silence le plus impressionnant, des murs aussi froids que l'est la sévérité de ceux qui gardent la salle ; quelque chose de grave va se dérouler là, l'atmosphère en est déjà parfaite et *a priori* on peut certifier que ce sera très bien pour la bonne raison que ça y est déjà.

Auprès du tribunal, j'aperçois Henri Desfontaines, qui donne ses dernières instructions ; je voudrais bien aller vers lui, mais j'ai nettement l'impression que le président va me faire arrêter au passage, me demander avec cet air glacial ce que je viens faire là et, bien que je sache que sous les traits de ce prince sans peur et sans reproche qu'est Wladimir Aryad se cachent les traits de Roger Karl, je prends la peine de faire le tour du décor pour rejoindre le metteur en scène.

Malgré la quantité de figurants qui sont installés sur les bancs du public, on n'entend presque rien dans le vaste studio ; tous les yeux sont fixés sur le tribunal. Il donne l'impression qu'il délibère, tant la majesté du lieu en impose, tandis qu'en réalité les artistes échangent avec le plus grand sérieux d'amicales conversations.

Lorsque je rejoins Henri Desfontaines, il me tend une main amicale :

— Alors, cher ami, que pensez-vous de ça ?

— Brr ! Que j'en ai froid dans le dos ; ma profession de journaliste m'a permis d'assister bien souvent à des séances de conseil de guerre, mais j'en ai rarement vues qui aient la majesté froide et menaçante de celle-ci.

— Ah ! c'est qu'on ne plaisante pas en

Masubie ! Ce peuple vaillant et courageux est déterminé à défendre son existence et s'il est une question sur laquelle il ne plaisante pas, c'est celle de l'espionnage.

— On juge un espion ?

— Mieux, une espionne, la femme qui s'est faite le mauvais génie des Masubiens, celle à qui ils doivent tous les malheurs qui les accablent dans cette guerre ; c'est vous dire avec quelle froide détermination elle va comparaître devant ce tribunal que le prince Wladimir Aryad a tenu à présider lui-même, afin qu'aucune faiblesse, qu'aucune pitié, qui serait de la trahison, ne puisse se faire jour dans l'âme de ces juges, qui doivent demeurer implacables, bien qu'ils aient affaire à une femme.

« La séance va donc être intéressante, nous allons d'ailleurs commencer ; asseyez-vous là, afin de n'être pas dans « le champ », et vous verrez.

Ce mot de « champ » me remet dans la réalité cinématographique, car Henri Desfontaines m'avait parlé de son tribunal avec un tel sérieux que j'avais fini par me croire réellement en Masubie et devant un conseil de guerre authentique. Desfontaines donne les dernières instructions, les lumières se déversent soudainement à flots dans le studio.

Tout le monde est prêt ?

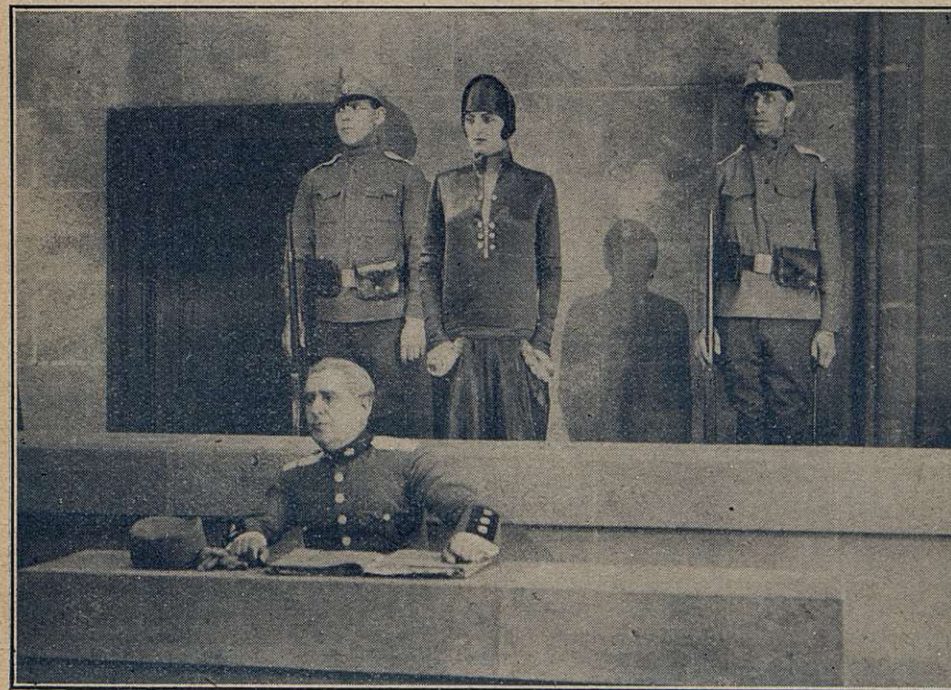
Et comme nul ne dit le contraire, c'est que l'on peut commencer. Le sacramentel « Allons-y ! » tombe dans le plus grand silence ; à leurs appareils, Aubourdier et Stuckert commencent à tourner. Le président se lève et lit l'acte d'accusation. Il est terrible, rédigé avec une sécheresse et une énergie toute militaire et ceux qui croient qu'au cinéma il n'est pas nécessaire de lire ce que l'on joue, verraient combien il est mieux, au contraire, de le dire, bien que les appareils ne l'enregistrent pas.

Je profite du temps que prend cette lecture pour regarder un peu la foule. Quel mélange aux couleurs les plus bigarrées, criardes, et qu'il est vraiment regrettable que l'appareil de prises de vues n'enregistre pas ! Si nous avions le cinéma en couleurs, voilà une scène qui serait d'un puissant effet et il faut féliciter nos metteurs en scène et, dans le cas, Henri Desfontai-

nes, de ces efforts de couleurs, qui paraissent inutiles à première vue, mais qui montrent jusqu'à quel point est poussée la conscience professionnelle et qui, malgré tout, ressortent dans la photographie.

Cette assistance est composée de pay-

mais, dans cette enceinte, il n'est d'aucun effet. Lorsque Francœur a terminé sa déposition, c'est le tour du pope qui, très écouté, vient confirmer les déclarations du précédent témoin. Dans ce rôle de pope, Marnay prend une figure extraordinaire et



L'interrogatoire de la Kowa (MARIE DALBAICIN) au Conseil de Guerre.

sans, pères de soldats qui sont venus là voir juger celle qui a trahi leur cause. Le plus grand silence pèse sur cette foule, qui suit attentivement les arguments de l'accusation. Dès que la lecture est terminée, on introduit X... Le défilé des témoins commence. Voici d'abord un journaliste français, Francœur, personnifié par Herrmann. Il raconte comment lui et sa sœur Pascaline ont été mis en éveil par les allures de la Kowa. L'enquête discrète qu'il a faite sur les allées et venues de l'espionne, sa certitude de la trahison, et, enfin, la découverte d'une bague appartenant à la Kowa, bague que l'espionne a laissé tomber dans un fourré non loin de la mesure où lui étaient portés les renseignements et les rapports de ses complices.

A son banc, la Kowa se lève, prête à protester, à s'indigner. Comédienne au regard troublant, elle connaît son pouvoir,

il en fait une remarquable composition qui lui vaudra un très grand succès.

C'est ensuite Sonia (Suzanne Delmas), la fille du colonel Dorevnik, qui vient, elle aussi, apporter des preuves irréfutables à l'accusation, et sa déposition est des plus impressionnantes.

Après elle, voici la gracieuse Pascaline (Paulette Berger), la sœur du journaliste Francœur, qui vient confirmer les déclarations de son frère, et, d'une voix émue, avec des gestes émouvants, dire sa conviction profonde de la culpabilité de l'accusée. Après elle, le prince Pierre Aryad (Génica Missirio), chef courageux et aimé de ses hommes, dit sa foi de soldat et produit une très grande impression sur l'assistance, qui aime particulièrement le fils du président.

Le défilé des témoins continue et, vraiment, lorsque le dernier quitte la barre,

l'opinion des juges, comme celle du public, est faite. Le tribunal se retire pour délibérer et la Kowa est emmenée par ses gardes. La délibération est courte. Les faits sont patents et, lorsque le tribunal entre à nouveau en séance, une angoisse bien compréhensible pèse sur l'assistance. La Kowa est à nouveau introduite. Une dernière fois, le président lui demande si elle n'a rien à ajouter pour sa défense. La malheureuse tend alors des bras implorants, supplie, saisie d'émotion et des larmes dans les yeux, que l'on ait pitié d'elle, mais la justice doit savoir être implacable aux heures où les destinées d'un pays sont en jeu.

D'une voix émue et forte, le président lit la sentence qui condamne la Kowa à la peine de mort.

Un mouvement se produit dans l'assistance. Des applaudissements éclatent, approuvant la décision des juges et, tandis que la foule se retire lentement et impressionnée, la Kowa éclate en larmes et est entraînée par les soldats.

Les portes de la prison s'ouvrent une dernière fois devant elle et elles ne s'ouvrent, désormais, que pour le poteau d'exécution... ou l'évasion. C'est là le secret du metteur en scène, qui ne me l'a pas dévoilé.

F. F. R.

Échos et Informations

« Salammbô » à l'Opéra

La nouvelle est maintenant officielle, *Salammbô*, le grand film que Pierre Marodon réalisait d'après l'œuvre de Gustave Flaubert et que M. Louis Aubert éditera, passera à l'Académie Nationale de Musique de Paris à partir du 15 octobre.

Réjouissons-nous de cette consécration d'un grand film français !

Pola Negri écrivain

Il vient de paraître en librairie un ouvrage de Pola Negri intitulé *La Vie et le Rêve au Cinéma* et divisé en six parties : La Voix de l'écran ; Premier Fantôme ; Festin tragique ; Aventures funambulesques ; Ingénue et Satyres. La très belle artiste travaille en ce moment à un second ouvrage : *Souvenirs et Impressions*, qui sortira prochainement.

« Les Aventures de Robert Macaire »

Ce sera le titre définitif du film en 4 épisodes que Jean Epstein va tourner pour « Albatros ». En voici la distribution : M. Jean Angelo, Robert Macaire ; Mme Suzanne Bianchetti, Louise de Sermèze ; M. Alex Allin, Bertrand ; M. Camille Bardou, brigadier Verduron ; Mlle Marquise Bosky, la fille de Robert Macaire ; Mlle Dovoyna, la soubrette Victoire ; M. Costantini, le fils de Sermèze ; M. Dalong, marquis de Sermèze.

« Le Faux Prince »

On termine actuellement le montage de la dernière production de Harry Piel : *Le Faux Prince*, un drame d'aventures dont on dit le plus grand bien.

Harry Piel, en pleine forme, y déploie, paraît-il, toutes ses qualités de comédien et d'acrobate car l'action est vive et mouvementée. Le film, qui mesure 4.000 mètres environ, sera présenté en quatre épisodes.

« Le Réveil »

M. J. de Baroncelli va entreprendre incessamment la réalisation du *Réveil*, adapté de l'œuvre de M. Paul Hervieu.

La distribution sera de premier ordre : ne comprend-elle pas MM. Maxudian, Charles Vernet, Jean Bradin et Rudaux ? Le choix des vedettes féminines n'est pas encore définitivement fixé.

Aux Artistes Associés

La dernière production de Douglas Fairbanks, *Don X, Fils de Zorro*, vient d'être présentée avec un succès considérable à New-York au théâtre du Globe.

Cette production est la suite du *Signe de Zorro* dans laquelle Douglas Fairbanks interprète le rôle du fils de Zorro en même temps que celui de Zorro père, homme plus posé mais tout aussi aventurier.

Pour le film *La Petite Annie*, nouvelle production de Mary Pickford, une vaste salle de danse a été construite. Bien des dancings de Los Angeles auraient répondu à merveille, mais pour obtenir les effets de lumière voulus, il fut indispensable de construire et d'équiper entièrement un hall de danse au studio de Mary Pickford.

Afin de donner un aperçu de l'importance donnée à la lumière pour les effets photographiques et de la dépense onéreuse occasionnée par celle-ci, nous dirons que 50 électriciens furent occupés à l'installation de ces soleils artificiels, et le coût de l'électricité dépensée chaque jour a atteint de 5 à 6.000 dollars.

Rien que le transport et la main-d'œuvre nécessaires pour équiper photographiquement un dancing de Los Angeles auraient coûté plus cher que la mise en scène faite au studio.

On vient de terminer la superbe comédie de Chaplin, *La Ruée vers l'Or*, si impatiemment attendue.

Les premières scènes de *La Ruée vers l'Or* furent filmées le 7 février 1924, et le 16 avril dernier, furent faites les dernières prises de vues.

Lors d'une dernière scène, et tandis qu'il était déjà félicité de tous côtés par les artistes du studio, Chaplin répondait : « Je veux que l'on se souvienne de moi par ce film ».

La Ruée vers l'Or sera présentée en septembre par les Artistes Associés, dans les diverses capitales de l'Europe. Charlie Chaplin assistera à ces grandes premières.

Natacha Rambova (Mme Rudolph Valentino) va bientôt commencer à mettre à l'écran une production sensationnelle ayant pour titre : *A quel prix s'achète la beauté*. Parmi les principaux interprètes, nous citerons Nita Naldi dans un rôle d'aventurière, Pierre Gendron, Dolores Johnson et notre compatriote Paulette Duval.

Nécrologie

Un de nos meilleurs opérateurs : Jacques Bizeuille, qui fut le précieux collaborateur de Léonce Perret, dans *Konigsmark* et *Madame Sans-Gêne*, et qui tournait *Le Puits de Jacob*, au studio Gaumont, vient de mourir subitement.

La cinématographie fait une grande perte en la personne de Bizeuille, que l'on estimait, à juste raison, être l'un des « as » de la manœuvre.

Bienfaisance

Un gala de bienfaisance d'un caractère extrêmement original va clôturer la saison cinématographique. On annonce en effet, pour le 8 juillet, au théâtre Mogador, une soirée donnée au profit des œuvres de l'Enfance Indochinoise ; il s'agit des institutions qui, sous des formes variées : maternités, crèches, gouttes de lait, etc., prolongent au-delà des mers, dans notre grande colonie d'Asie, le rayonnement de la science et de la charité françaises et auxquelles sont attachés les noms des professeurs Pinard et Calmettes.

Le clou de cette soirée mondaine, pour laquelle ont promis leur concours les vedettes de nos grands théâtres qui chanteront et danseront pour un public de choix, sera la présentation d'un film inédit, qui a cette particularité d'être le premier film tourné en Indochine par des acteurs indigènes. Le sujet est emprunté au *Kim Van Kieu*, le roman national annamite dont les épisodes touchants sont bien propres à émouvoir notre sensibilité française.

Cette représentation est due à l'initiative gracieuse de la *Lory-Film*.

Les plus sympathiques de nos stars assisteront à cette fête et animeront de leur grâce la soirée artistique et le bal extrême-oriental qui la suivra.

On trouve des places à 100, 50, 30, 20 francs à la *Lory-Film*, 76, rue des Petits-Champs, Paris.

On tourne...

M. Nadejdine met en scène *Poil de Carotte*, le roman de Jules Renard, d'après le découpage de Jacques Feyder, réalisateur de *L'Atlantide*.

On dit que Léon Bernard, sociétaire de la Comédie-Française, fera partie de la distribution de ce film qui sera édité par les Cinématographes Phocéa.

La Société des Films Legrand vient de commencer la réalisation de *Soleil de Minuit*. La mise en scène est de Richard Garrick, la photographie de E. Corwin et Chavaroux. La distribution comprend les noms de : Gina Manès, Armand Talier, Paul Hubert, Volbert, Mme Desgranges et Abel Tarride.

Un film sur le pôle nord

En sa salle du boulevard Saint-Germain, une séance particulière a été donnée sous les auspices de la Société de Géographie. Devant un public d'élite parmi lequel on put reconnaître M. Jean Charcot, fut projeté un film qui nous fit assister aux audacieuses tentatives et aux périlleux essais du célèbre explorateur norvégien Amundsen.

Engagements

C'est une jeune débutante, Mlle Marthe Chaumont, et M. Lagrenée qui ont été engagés pour interpréter les rôles de l'ingénue et du jeune premier dans *Jean Chouan*, que prépare en ce moment Luitz-Morat.

« Michel Strogoff »

MM. Tourjansky et Mosjoukine, accompagnés de Mme Nathalie Kovanko et des principaux interprètes et collaborateurs de *Michel Strogoff*, s'apprentent à partir incessamment pour Riga où ils doivent séjourner trois mois. Une grande partie des extérieurs de ce film, qui sera considérable, sera tournée dans les environs du grand port russe où seront faites de formidables reconstitutions.

Nomination

M. Jules Demaria, président de la Chambre syndicale française de la Cinématographie, vient d'être nommé conseiller technique du Musée du Conservatoire national des Arts et Métiers, où il s'occupera plus spécialement des collections de photographies et de films.

A Paramount

Au cours de la Convention Internationale de Paramount, M. George W. Weeks a été nommé directeur général de la distribution. M. Weeks est un des pionniers de l'industrie cinématographique. Entré comme simple vendeur à la Famous Players, il devint un de ses dirigeants les plus actifs et ouvrit au Canada toutes les agences de la Paramount. Cette récente nomination de directeur général de la distribution est tout à l'honneur de M. Weeks.

Les demandes d'admission sont arrivées nombreuses au studio de Long Island pour l'école de cinéma de Paramount. On en compte 1500. Parmi ces concurrents, vingt seulement furent admis à faire partie de l'école. Ces concurrents subiront de nouvelles épreuves qui décideront du sort de cinq d'entre eux pour l'admission définitive à l'école.

La majeure partie des artistes qui se sont présentés sont de nationalité italienne ou scandinave.

Noah Beery et la Famous Players viennent de signer un contrat aux termes duquel Beery paraîtra exclusivement dans les films Paramount pendant plusieurs années.

Le sympathique artiste interprète actuellement un rôle important dans *Wild Horse Mesa*, l'adaptation d'un célèbre roman de Zane Grey.

M. E. E. Shauer, directeur général du Service étranger de la Famous Players Lasky Corporation, annonce l'ouverture de nouvelles agences de la Paramount, à Buenos-Ayres (Argentine) et à Santiago (Chili). Les premières présentations de films Paramount dans ces territoires ont commencé le 1^{er} juin.

C'est Carol Dempster qui interprétera le principal rôle de *That Rolye Girl*, le premier film que réalisera D. W. Griffith pour Paramount. C'est une intéressante étude de la vie moderne.

En raison du succès considérable obtenu par le concours des mots croisés Paramount-Lion Noir organisé à Mogador, ce concours est prolongé d'un mois et le dépouillement aura lieu le 30 juillet.

Harold Lloyd prépare actuellement son premier film pour la Paramount. Le grand artiste désire réaliser une production sensationnelle et étudie très attentivement quelques idées qui feront le sujet d'une excellente comédie.

Le centenaire de la Photographie

C'est en 1822 qu'un Français, Nicéphore Niepce, de Chalon-sur-Saône, fixa pour la première fois et d'une façon permanente l'image recueillie dans une chambre obscure, invention géniale qui fut le véritable début de la photographie. Quelques années plus tard, de la collaboration de Niepce et de Daguerre sortit la daguerréotypie.

La Société Française de Photographie a voulu commémorer le centenaire de cette merveilleuse découverte en organisant un congrès international de photographie, un congrès des sociétés photographiques de France, une exposition rétrospective et une grande manifestation en Sorbonne, le 2 juillet, sous la présidence de M. Gaston Doumergue, président de la République.

LYNX.

Nos abonnés sont nos amis, les amis de nos abonnés doivent devenir nos amis en devenant nos abonnés.

LES PRÉSENTATIONS

ROMOLA ; THE WAY OF A WOMAN ; LES ROIS EN EXIL ; MA..ARCHAND D.D'HABITS (Gaumont).
SCANDALE ; LE CAPITAINE BLAKE ; LA RUEE SAUVAGE ; SA MAJESTÉ S'AMUSE ;
MALES (Paramount). — LE CŒUR DES GUEUX (Cosmograph). — LE DOUBLE AMOUR (Armor).
LA VENGEANCE DU BUCHERON ; LES KYASS-KYASS ANTHROPOPHAGES (Universal).
L'ESCROC DES CŒURS (Métropole).

ROMOLA (film américain), interprété par Lillian Gish, Ronald Coleman et Dorothy Gish. Réalisation de Henry King.

Cette évocation historique ne semblerait pas être réalisée par des Américains tant nous retrouvons dans son ensemble les méthodes, les éclairages et le genre d'interprétation adoptés jusqu'ici par les cinégraphistes de la Péninsule. *Romola*, fresque animée, retrace la tragique aventure du moine Savonarole et la perfidie d'un aventurier grec qui



Une scène de ROMOLA
avec LILLIAN GISH

n'hésite pas à trahir son père et deux jeunes filles qu'il a odieusement trompées.

Tourné au milieu de décors naturels grandioses, *Romola* nous conduit de Pise et de Florence au milieu de la Méditerranée où nous assistons à un combat naval. L'époque de la Renaissance est heureusement restituée et Lillian Gish est une bien émouvante *Romola*. Dorothy Gish et Ronald Coleman la secondent avec talent.

THE WAY OF A WOMAN, film américain, interprété par Eleanor Boardman, Matt Moore et William Russel.

Le titre français de ce film n'est pas encore définitivement fixé. Cela ne nous empêche pas de

louer le genre amusant et les trucs photographiques qui se succèdent au cours de l'action. On ne se lasse pas d'assister aux épisodes rocambolesques qu'imagine un scénariste embarrassé... Eleanor Boardman se montre digne émule de Pearl White, Matt Moore excelle dans les scènes de comédie et William Russel n'anime qu'un personnage secondaire.

J'ignore quel titre les Etablissements Gaumont, se rapportant au referendum qu'ils ont organisé, accorderont à *The Way of a Woman*, mais la morale de cette tragi-comédie n'est-elle pas : Plaignez les malheureux scénaristes ?...

LES ROIS EN EXIL (*Confessions of a Queen*) film américain, interprété par Lewis Stone, Alice Terry et John Bowers. Réalisation de Victor Sjöström.

Ceux qui ont lu le roman célèbre d'Alphonse Daudet ne le reconnaîtront pas dans le nouveau film de Victor Sjöström. Le réalisateur s'est contenté d'emprunter aux *Rois en Exil* la situation des héros de son drame, en conservant au roi et à la reine le caractère qu'ils possèdent dans le livre. La conclusion triste du roman fait place, à l'écran, à une fin heureuse dont la morale pourrait être « Pour vivre heureux, vivons cachés !... »

Et le film, animé par le réalisateur de *La Charrette fantôme*, m'a à la fois beaucoup ému et divertit... ému parce que l'amour de la mère pour son fils qui forme le pivot du drame donne lieu à des scènes vraiment touchantes... divertit parce qu'un roi ne saurait traiter avec une philosophie plus souriante les malheurs qui l'accablent...

Lewis Stone, un des interprètes les plus racés que je connaisse, joue avec aisance et distinction le rôle du souverain frivole et, malgré tout, attaché aux siens. Alice Terry incarne noblement la reine, protectrice et gardienne du foyer. John Bowers esquisse une silhouette assez réussie de prince intrigant.

MA..ARCHAND D.D'HABITS (*The Rag Man*) film américain, interprété par Jackie Coogan, Max Davidson et Robert Edeson.

Et voilà Jackie Coogan avec sa tenue de petit miséreux... en haillons... la casquette de travers... tel que l'ont si justement popularisé ses premiers films. Evadé d'un orphelinat, le « Kid » devient l'associé d'un chiffonnier que ruinèrent autrefois deux financiers malhonnêtes. L'enfant est débrouillard, il seconde vaillamment son compagnon de



JACKIE COOGAN et MAX DAVIDSON dans Ma..archand d.d'habits.

misère et parvient à lui faire rendre sa situation de jadis...

Ce scénario, s'il ne permet pas à Jackie de vivre des moments aussi tragiques que dans *Olivier Twist* ou *Chagrin de Gosse*, abonde néanmoins en scènes intéressantes. Max Davidson et Robert Edeson secondent consciencieusement le petit prodige.

SCANDALE (film américain), interprété par Gloria Swanson, Rod La Rocque et Ricardo Cortez. Réalisation d'Allan Dwan.

Compromise par le peu scrupuleux Harrison Peters, Marjorie Colbert devra divorcer. La plaidoirie violente du jeune avocat Daniel Farr ne sera pas étrangère à cette conclusion. Marjorie ne tardera pas à prendre une éclatante revanche sur son accusateur... elle le compromettra à son tour, et deviendra sa femme.

Le scénario, bien américain, de *Scandale* est habilement découpé. Dans sa création de Marjorie, Gloria Swanson se taille un nouveau et brillant succès, entourée de deux jeunes premiers égaux en talent : Rod La Rocque et Ricardo Cortez.

LE CAPITAINE BLAKE (film américain), interprété par Mary Astor, Ernest Torrence, Cullen Landis et Noah Beery. Réalisation de James Cruze.

Aucun film du réalisateur de *La Caravane vers l'Ouest* ne saurait nous laisser indifférents. Sa récente production, *Le Capitaine Blake*, adaptée

d'après une pièce de Booth Tarkington, abonde en épisodes humoristiques et en péripéties romanesques. C'est le roman du jeune sudiste Tom Rumford qui, chassé de la maison paternelle pour n'avoir pas répondu aux provocations de deux bravaches, revient peu après au foyer sous le nom du capitaine Blake, un bretteur redouté de toute la région. Ce retour imprévu change la situation et remet les choses en place. Les matamores n'en mènent pas large et Tom peut enfin jouir d'un bonheur bien gagné.

Cullen Landis nous rend très adroitement le personnage du héros. Bien jolie sa partenaire, Mary Astor, dans le rôle de Lucie. Ernest Torrence, une fois de plus remarquable, burine du colonel Jackson une silhouette qui fait penser à Robert Macaire. Enfin, Noah Beery s'acquitte heureusement d'un rôle secondaire.

LA RUEE SAUVAGE (film américain), interprété par Lois Wilson, Jack Holt, Charles Ogl., Noah Beery et Raymond Hatton. Réalisation de William Howard.

La Prairie et ses Indiens, les immenses troupeaux de bisons, les aventures des premiers pionniers du Far-West revivent dans ce drame de belle allure. On ne saurait demeurer indifférents devant les décors grandioses du film où se déroulent les clous les plus sensationnels : attaque d'une caravane par les Comanches, chasse aux bisons, charge des wagons couverts sur la glace... etc. Un des tableaux les moins importants de *La Ruée*

Sauvage : le pillage d'un chariot par trois bandits, est également animé de main de maître.

Jack Holt, Lois Wilson, Charles Ogle, Noah Beery et Raymond Hatton contribuent, chacun pour une large part, à la réussite de ce film d'aventures tel que nous souhaiterions souvent en applaudir. Leur création d'aventuriers sympathiques ou antipathiques nous rend familier un des côtés de cette conquête de l'Ouest par les Blancs. Ils se montrent aussi énergiques cavaliers que comédiens adroits.

**

SA MAJESTE S'AMUSE (film américain), interprété par Adolphe Menjou, Ricardo Cortez et Frances Howard. Réalisation de Dimitri Buchowetzki.

Son Altesse ducale le prince Albert de Hohenbourg, volage et paresseux, ne tient pas du tout à se marier et regarde d'un mauvais œil les projets d'union ébauchés à son intention par sa mère...

La princesse Alexandra, la fiancée en question, ne semble pas non plus très enthousiasmée... Une suite d'aventures rendra aux deux fiancés malgré eux leur liberté d'action.

Il faut voir Adolphe Menjou dans le rôle du prince Albert... L'artiste excelle à nous ébaucher ces types de don Juan et d'insouciant ; il remporte avec *Sa Majesté s'amuse* un nouveau succès. Très heureuses également les interprétations de Ricardo Cortez et de Frances Howard.

**

MALES (film américain), interprété par Pola Negri, Robert Frazer et Robert Edeson. Réalisation de Dimitri Buchowetzki.

Certaines scènes inutiles et certains sous-titres supprimés, ce film, malgré sa reconstitution assez fantaisiste de la société parisienne, est intéressant à plus d'un titre, surtout par la très belle interprétation de Pola Negri dans le personnage de Doria, épave de la révolution russe échouée à Marseille, puis à Paris. Robert Frazer et Robert Edeson tiennent avec beaucoup de tact deux rôles délicats. La réalisation de Buchowetzki, qui excelle à animer les ensembles — les scènes de bal en particulier — contribuera pour beaucoup au succès du drame.

**

LE CŒUR DES GUEUX (film français), interprété par Maurice de Féraudy, Desjardins, Ginette Maddie, le petit Cloco et le singe Auguste. Réalisation d'Alfred Machin et Wulschleger.

Petits et grands assisteront tantôt amusés, tantôt angoissés, à l'odyssée du petit Cloco et du singe Auguste. Maurice de Féraudy interprète avec talent le rôle du vieux forain, Ginette Maddie incarne la maman du gosse et anime avec beaucoup de sincérité le roman de la jeune fille séduite par son camarade et recueillie par un brave cœur. Desjardins n'a qu'à esquisser un personnage secondaire ; il s'en tire, comme toujours, à son avantage. Nous reparlerons plus longuement du *Cœur des Gueux* au moment de sa sortie en public.

LE DOUBLE AMOUR (film français), interprété par Nathalie Lissenko, Jean Angelo, Batcheff, Camille Bardou. Réalisation de Jean Epstein.

Le Double Amour nous est une occasion d'applaudir une fois de plus le talent remarquable de Mme Lissenko dont chaque création est empreinte d'un cachet si particulier. Ce dernier film où, tour à tour, elle incarne une amante passionnée et une mère douloureuse, toutes deux crucifiées dans leur amour, comptera parmi ses meilleurs.

Jean Angelo a beaucoup d'autorité dans un rôle antipathique qu'il parvient à ne pas rendre odieux. Batcheff, pauvre héritier des vices de son père (dans le film), est très à sa place ; Camille Bardou est encore un financier très riche qui croit (aurait-il tort si nous n'étions au cinéma ?) que l'argent doit lui procurer toutes les joies.

**

LA VENGEANCE DU BUCHERON (film américain) interprété par William Duncan.

Edward Frazer, directeur d'une compagnie forestière, s'est suicidé. On le remplace par l'énergique Walter Sandry. Mais Poppy Carte, une journaliste, soupçonne un mystère dans la mort de Frazer, elle vient enquêter sur les lieux et assiste au farouche antagonisme de Walter et des bûcherons qui ne veulent pas obéir à ce dernier. D'où coups de poings, tableaux de forêt en flammes. On remarquera surtout, au milieu de cette action ultra-mouvementée, les beaux sous-bois qui ont servi de cadre au metteur en scène.

William Duncan s'acquitte avec conscience du rôle principal, mais n'est-il pas un peu trop « marqué » pour interpréter un personnage de jeune premier ?

**

LES KYASS-KYASS ANTHROPOPHAGES (film américain).

Cet intéressant documentaire — trop court à mon gré — nous transporte chez les naturels des Iles de la Sonde puis en Océanie, au pays des farouches Kyass-Kyass. C'est là un des films instructifs les plus pittoresques qu'il nous ait été donné de voir.

**

L'ESCROC DES CŒURS (film américain) interprété par Rudolph Valentino et Marguerite Namara.

La projection de ce film en France ne s'imposait guère. Il date de quelques années, d'une époque où Valentino n'ayant pas encore tourné *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* et *Arènes Sanglantes*, ne tenait que des rôles secondaires. *L'Escroc des Cœurs* nous le présente en don Juan peu sympathique n'hésitant pas à employer le chantage.

Depuis cette création, Valentino a, fort heureusement, pris de bonnes leçons de maquillage. Sa partenaire, Marguerite Namara, ne me paraît pas posséder toutes les qualités requises pour tenir les rôles de jeune première.

ALBERT BONNEAU.

Les Films de la Semaine

LE JOCKEY FAVORI
SOUVENT HOMME VARIE

C'est une très heureuse initiative que celle que vient de prendre la direction d'une grande salle parisienne. Elle consiste à donner quelques représentations de toute une série de films excellents tant français qu'américains. Cette nouvelle réjouira ceux qui n'ont pu voir ces productions au moment de leur passage dans les salles ; elle sera aussi vivement appréciée par ceux, nombreux, qui aiment à revoir une œuvre qui leur a plu.

C'est ainsi que *La Caravane vers l'Ouest*, *Les Arènes sanglantes*, *Le Docteur Jekyll et Mr Hyde*, *Les Dix Commandements*, *Les Deux orphelins*, *Robin des Bois*, alterneront avec *Les Opprimés*, *Les Hommes Nouveaux*, *L'Atlantide*, etc.

**

Deux films de premier ordre, l'un français, *Ame d'Artiste*, l'autre américain, *Le Monde perdu*, passent en ce moment en exclusivité. Une étude très complète de ces deux œuvres étant faite dans ce même numéro, je ne ferai que les mentionner sans manquer toutefois de rendre hommage au très grand talent de Mme Germaine Dulac qui, mieux que jamais, affirme dans *Ame d'Artiste* les solides qualités qui font d'elle un des réalisateurs dont les œuvres sont les plus appréciées.

**

Dans une boutade, une critique cinématographique demandait un jour ce que serait le cinéma si les artistes ne fumaient pas, s'il n'y avait pas de maisons de jeux et de dancings, si les combats étaient interdits..., et il faisait ainsi l'énumération de quelques situations et de quelques décors que mille et mille fois nous avons déjà vus.

S'il est une chose qui fut souvent exploitée, n'est-ce pas les courses, les paris et les jockeys ?

Une fois encore, dans *Le Jockey favori*, on nous transporte dans le monde du turf : un jockey injustement accusé est poursuivi par de farouches adversaires ; vous imaginez bien, n'est-ce pas, qu'il arrivera tout de même premier au Grand Prix et en même temps qu'il gagnera la course, il conquerra le cœur de sa bien-aimée.

Tout cela, qui n'a rien de bien original ni de bien palpitant, est racheté par l'interprétation de Johnny Hines, qui se dépense avec entrain, de Molly Malone, qui est charmante, et du chien Brownie, vieille connaissance que l'on a toujours plaisir à revoir.

**

Ayant définitivement délaissé son légendaire costume et le genre qui fit son succès, Louise Fazenda, que les comédies de Mack Sennett rendent si populaire, nous apparaît aujourd'hui dans une amusante comédie : *Souvent Homme varie*.

Excellente comédienne, l'ex « Philomène » est très bien entourée de la charmante Eva Novak, de Alec Francis, George O'Hara, Harry Myers et Lee Moran. L'HABITUE DU VENDREDI.

PARAMOUNT ET LA PRESSE

La Société Française Paramount vient d'avoir l'heureuse initiative de convoquer les représentants de la Presse à un Congrès qui s'est tenu vendredi dernier dans la salle des fêtes du théâtre Mogador. Un certain nombre de journalistes de province et de l'étranger n'avaient pas hésité à faire le déplacement pour se joindre à leurs confrères parisiens. Après M. Maurice Simon, chef des services de publicité, qui souhaita la bienvenue à ses nombreux confrères, M. Adolphe Osso exposa les programmes de la Paramount française. Il décrivit en un saisissant parallèle la puissance de la presse cinématographique aux Etats-Unis et la condition infiniment plus modeste de la presse française. Avec des arguments nombreux et péremptores, le directeur de Paramount s'efforça de montrer aux congressistes comment ils peuvent modifier leurs méthodes pour rendre les plus grands services à toute la corporation du film. Enfin il s'attacha à justifier l'acquisition du théâtre du Vaudeville qui deviendra un « palace » de 2.000 places, conçu et agencé avec un luxe et un confort inconnus jusqu'alors et qui passera tous les films que la Paramount se propose de réaliser en France.

M. Léonce Perret, de retour d'Amérique, où son film *Madame Sans-Gêne* obtient un succès sans précédent, envisagea les moyens de collaboration entre l'Amérique et la France.

Après lui, M. Hurel entra dans le détail technique de la location du film et il définit fort heureusement le sens des efforts combinés des 500 employés français de la Paramount qui ont si activement contribué à la suprématie de cette firme.

Après le Congrès, les journalistes se trouvèrent réunis à nouveau en un dîner admirablement organisé, au cours duquel on but à l'union franco-américaine.

BUCAREST

— Une société roumaine, pour la création de films de propagande nationale, vient de se former à Bucarest.

Voici le conseil d'administration : président, Mihail Dragomiresco, professeur universitaire et président de la commission de censure des films ; membres, MM. Valjean, ancien directeur général des théâtres de Roumanie, Victor Eftimiu, Bratesco, Voinesti, Liviu Rebreanu, A. de Hertz et J. Minulesco, tous des écrivains roumains.

— M. Soare Z. Soare, metteur en scène du Théâtre National, est parti pour Paris afin d'étudier les méthodes en faveur dans les studios français.

— La nouvelle Société cinématographique « Thalia » a pour directeur artistique M. N. Soreano ; metteur en scène : M. I. Sahighian ; régisseur : J. Bruna, et comme membres : Charlotte Brodier et J. Georgesco.

OVID BORDENACHE.

Pour tous changements
d'adresse, prière à nos
abonnés de nous adresser
un franc pour nous couvrir
des frais.

LE COURRIER DES "AMIS"

Nous avons bien reçu les abonnements de : Mmes Lapetouille (Cachan), Dejean (Bègles), Lamy (Saumur), Verdini (Nantes), Gandré (Paris), Olinda Mano (Paris), Sylvestrovitch (Paris), Sazerac de Forge (Paris), d'Enfert (Paris), Jauffret (Paris), Vaillot (Saumur), de Migl (Paris), Dombret (Namur) ; de MM. Lohinsky (Bessancourt), Koninck (Anvers), Juffé (Paris), Chrysicos (Bralla), M. F. Ribeiro (Lisbonne), Librairie Vréme (Belgrade), Uchard (Paris), Sorgius (Bitsche), Génot (La Capelle-Marival), Wiegand (Zuz-Suisse), Boudin (Poitiers). A tous merci.

Perceigne. — Votre jugement sur Joseph Schenck et M. de la Falaise m'a beaucoup diverti ; vous êtes sévère et même injuste, je crois, car pour une artiste américaine, le travail est le travail. Quant aux maris businessmen accomplis, ils ont bien autre chose à penser... qu'à ce que vous dites ; pour extraordinaire que cela puisse vous paraître, cela est pourtant ainsi. Nous comprenons difficilement la mentalité d'outre-Atlantique, elle ne manque pas d'une certaine saveur et réserve à ceux qui l'étudient plus d'une surprise. Des trois films de Norma Talmadge que vous avez vus, c'est *Secrets* qui m'a plu davantage ; elle y est exquise et émouvante, et quelles choses ravissantes que ces toilettes du siècle dernier ! Vous avez pu voir Conway Tearle dans *Cendres de Vengeance*, *La Duchesse de Langeais*, *Bella Donna*, etc.

C'est bien la même Colleen Moore que vous avez vue dans *Une jeune fille qui se lance* et que vous pourriez applaudir dans d'autres rôles de jeunes filles très modernes, qui interprétait dans *Grain de Son* le rôle de la mère. Quelle transformation, n'est-ce pas ? Mon bon souvenir et m's meilleurs vœux.

Jeanne. — Marcel Vibert, qui obtint à la présentation du *Bossu* un beau succès personnel, ne tourne pas en ce moment.

Poupée. — Ecrire des scénarios spécialement pour certains artistes n'implique pas forcément la spécialisation de ces artistes. Les grandes stars américaines, qui ne tournent généralement que des scénarios conçus ou adaptés spécialement pour elles, ne savent-elles pas se renouveler ? *Pollyanna* et *Dorothy Vernon* nous ont montré deux Mary Pickford bien différentes, Norma Talmadge a interprété tous les genres possibles, et combien d'exemples pourrais-je vous citer !

De Vaudrey. — Ne me refaites pas dire à nouveau tout le bien que je pense du *Miracle des Loups* et de l'interprétation de Charles Dullin. J'ai suffisamment exprimé précédemment ici toute mon admiration pour cette œuvre. Le charme et la beauté de Jacqueline Blanc ont été très remarqués dans toutes ses créations ; on peut, je crois, prédire à cette artiste un excellent avenir ; quant à Michaël Floresco, vous le reverrez dans *Mylord P'Ar-souille*. Il tourne en ce moment sous la direction de Rex Ingram dans *Mare Nostrum*, avec Alice Terry et Antonio Moreno.

F. R., à Lilie. — Je ne pense pas que ce genre de productions soit susceptible de plaire beaucoup à votre public, que je crois, d'après ce que

vous m'en dites, trop difficile pour être satisfait par ces films. Si, pendant la saison d'été, vous ne pouvez offrir à vos habitués les meilleures choses de la production, pourquoi ne rééditez-vous pas quelques succès de l'an passé ? Je suis persuadé que *Jocelyn*, *Way Down East*, *L'Île des Navires perdus*, etc., par exemple, seraient à nouveau très bien accueillis. A votre disposition pour plus amples renseignements.

Rachel. — 1° La partition spécialement écrite pour un film n'est possible, naturellement, que pour les très grandes productions ; mais c'est une erreur de croire qu'en rendant obligatoire l'exécution de cette partition on priverait les habitués des petits établissements de beaux films : une partition écrite pour un orchestre de 50 exécutants peut très bien être interprétée par un orchestre moindre ; un quatuor ne joue-t-il pas des sélections d'opéra ? Evidemment, l'effet ne sera pas exactement le même, mais cependant bien supérieur à l'adaptation fantaisiste d'un chef d'orchestre malhabile. 2° C'est une bien petite chose que le stand du cinéma à l'Exposition des Arts décoratifs ! Je conçois que vous ayez du mal à le trouver ; il se trouve à l'intérieur du Grand-Palais. Mon bon souvenir.

Jou-Kin-Mos. — 1° Des Russes seuls pouvaient entreprendre *Michel Stragoff*, eux seuls pouvaient donner à ce film le cachet très spécial qu'il doit avoir, eux seuls connaissent suffisamment l'âme, le caractère et les mœurs slaves. Soyez persuadée que tout sera fait comme il faut et que nous retrouverons dans cette bande l'œuvre entière de Jules Verne, entière et même améliorée car Tourjansky et Mosjoukine connaissent mieux la Russie que ne la connaît jamais ce romancier. 2° Mais si, Hayakawa a tourné des films à « fin heureuse » : *Le Serment*, *La Colère des Dieux*, etc., etc. se terminaient le mieux du monde ! 3° Outre Charles le Téméraire du *Miracle des Loups*, Vanni Marcoux a tourné dans *Don Juan* et *Faust* où il tenait le rôle de Méphistophélès. C'est un excellent artiste... mais je le préfère à l'Opéra.

Doug V.A.S. — Très heureux de vous compter parmi nos nouveaux abonnés et correspondants. Votre pseudonyme est amusant ; vous admirez Douglas ? Cela prouve que vous avez du goût, car il est, à mon avis, peu d'artistes aussi sympathiques.

Ivanko. — 1° Certains directeurs coupent modestement et avec discernement les films qu'on leur confie, mais ils sont une infime minorité ; les autres, les plus nombreux, sabrent comme des cosaques ; pour éviter ces abus souvent scandaleux, il devrait être formellement interdit à tout exploitant de toucher à une seule image d'un film sans l'assentiment du réalisateur. Combien sont trahis de la sorte et sont mal jugés par un public auquel on ne présente pas leur œuvre réelle ! 2° De magnifiques propositions ont été faites de l'étranger à Mosjoukine : il préfère rester en France ; sachons-lui en gré. 3° Certains films peuvent ou pourraient se passer aisément de sous-titres, mais il ne faut pas généraliser : ils ne me gênent pas d'ailleurs lorsqu'ils sont simplement écrits, en termes concis et qu'ils sont courts.

A. Marbeau. — Je comprends votre hésitation et me ferai un plaisir de vous donner toutes les indications possibles, mais j'ai besoin pour cela de quelques détails sur le genre de votre clientèle. Vous avez parfaitement raison, c'est une erreur de croire que « c'est toujours assez bien... » Le public se lasse vite d'une salle où il ne voit que des choses médiocres ! Ecrivez-moi directement.

Ray. — Je vous ai répondu, je crois, dans le courrier précédent, en ce qui concerne la correspondance. Je ne sais pas si les Exclusivités Jean de Merly vendent des photos de leurs films : si oui, il est inutile de vous recommander de qui que ce soit, sinon... il n'y a rien à faire.

Manouche. — Ricardo Cortez, Rod La Rocque et Cullen Landis aux Lasky Studios, Vine Street-Hollywood.

Monsieur Beaucaire. — 1° J'ai fait suivre votre lettre à Sandra Milovanoff. 2° Je comprends assez mal l'état stagnant du cinéma en Belgique, peut-être quelques essais assez malheureux ont-ils « refroidi » les capitalistes ?... Pour tout ce qui concerne commandes ou réclamations, adressez-vous directement à l'administration de *Cinémagazine*.

Grand-maman. — C'est un très beau film que *La Rose Blanche* ! Mae Marsh, pour la première fois où elle vous est apparue, le fit dans un de ses meilleurs rôles si ce n'est le meilleur ; on ne peut rêver voir plus de fantaisie, on n'imagine rien de plus émouvant que certaines de ses scènes. Et tout cela est traité avec un tact et un goût parfaits. Ivor Novello est également très bien. Vous vous étonnez de le voir si en progrès ? N'oubliez pas que Griffith est un animateur extraordinaire, qui transmet à tous les artistes qu'il dirige un peu de son grand talent, de sa sensibilité et de sa science. Que d'interprètes aujourd'hui grands « stars » n'a-t-il pas formés... ! *Claudine* et *le Poussin* est une comédie comme je voudrais en voir bien souvent, tant on y découvre de charme, de fraîcheur et de vraie jeunesse. Mon bon souvenir.

Lakmé. — Que de fautes pourrait-on, en effet, relever dans ce film ! et c'est bien dommage qu'un aussi grand effort de travail et d'argent n'ait eu qu'un résultat en somme médiocre. Et encore vous avez vu une version considérablement arrangée ! Si comme moi vous aviez vu celle qui passa en Amérique, vous auriez frémi ; il est invraisemblable que nos auteurs puissent être mutilés à ce point. Merci infiniment pour votre carte charmante ; quel joli pays !

Roundghito Sing. — Vous ne pensez plus, je l'espère, à transmettre votre abonnement ; ce mauvais moment doit être passé et vous avez repris courage. Demandez chez Armor, ils doivent céder des photos et ils en possèdent de fort belles du *Lion des Mogols*. Je n'ai pas encore terminé *Alain* et *Vanna*, mais ne manquerais pas de vous dire mon sentiment sur ce livre. Vous n'avez pas ignoré la grève des facteurs, elle est cause du retard de votre numéro. J'aime énormément le spectacle de la Chauve-Souris, intéressant à tous les points de vue et tellement joli ! Très sincèrement il me paraît impossible de publier la chose dont vous me parlez, une minorité seulement comprendrait et nous devons nous rallier le plus possible à la majorité. Meilleures amitiés.

Simone Geneviève. — Nous avons fait suivre votre lettre à René Navarre ; quant à l'artiste dont vous me parlez, il travaille trop peu pour que nous lui consacrons un article.

Frey. — Ce film de Gloria Swanson n'a pas paru sous ce titre en France. Ne s'agirait-il pas de *La Dictatrice* ?

IRIS.

LE COLISÉE

38, Avenue des Champs-Élysées

Le Cinéma du monde élégant

Tous les Vendredis nouveau programme

GRAND ORCHESTRE - ENGLISH BAR
FUMOIR

1925

ANNUAIRE GÉNÉRAL

de la

CINÉMATOGRAPHIE

et des

Industries qui s'y rattachent

GUIDE PRATIQUE DE L'ACHETEUR
DU PRODUCTEUR ET DU FOURNISSEUR
DANS LES INDUSTRIES DU FILM
ÉDITÉ PAR « CINÉMAGAZINE »Un fort volume relié et illustré de
150 PORTRAITS HORS-TEXTE
des principales personnalités de l'écran

Prix franco : 20 francs

Étranger : 25 francs

PUBLICATIONS JEAN PASCAL
3, Rue Rossini, PARIS (IX^e)Les lectrices de *Cinémagazine* et toutes les
vedettes du cinéma lisent

LES ELEGANCES DE PARIS

le journal de modes à la « mode », les 1^{er} et
15 de chaque mois.

Pour relier "Cinémagazine"



Chaque reliure permet de réunir les 26 numéros d'un semestre tout en gardant la possibilité d'enlever du volume les numéros que l'on désire consulter.

Prix : 5 francs

Joindre un franc pour frais d'envoi

Adressez les commandes à « Cinémagazine »
3, rue Rossini, Paris

C'est le 18 SEPTEMBRE que le film en épisodes "LA JUSTICIÈRE", interprété par René NAVARRE et Elmiere VAUTIER, sortira dans les salles.

Un bon conseil : retenez cette date.

CINÉMAS



AUBERT

Programmes du 3 au 9 Juillet 1925

AUBERT-PALACE

24, boulevard des Italiens
Aubert-Journal. Rudolph VALENTINO et Nita NALDI dans *L'Hacienda Rouge*.

ELECTRIC-PALACE

5, boulevard des Italiens
Fermé pour cause de transformations. Réouverture en septembre.

GRAND CINÉMA BOSQUET

55, avenue Bosquet
Aubert-Journal. Lili DAGOVER dans *La Princesse Sourarin*, Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*, comédie sentimentale réalisée par Marcel MANCHEZ. Une histoire de chiens, comique.

CINEMA CONVENTION

27, rue Alain-Chartier
Une histoire de chiens, comique. *Les Merveilles de la Mer*, scènes sous-marines prises par 30 mètres de fond. Aubert-Journal. Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*, comédie sentimentale réalisée par Marcel MANCHEZ.

TIVOLI-CINEMA

14, rue de la Douane
Aubert-Journal. *La Voisine de Malec*, comique. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. *Bagnoles de l'Orne*, plein air. *Un Mariage laborieux*, comédie gaie avec Herbert RAWLINSON.

CINEMA SAINT-PAUL

73, rue Saint-Antoine
Bagnoles de l'Orne, plein air. *La voisine de Malec*, comique. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. Aubert-Journal. *Un Mariage laborieux*, comédie gaie avec Herbert RAWLINSON.

MONTROUGE-PALACE

73, avenue d'Orléans
Aubert-Journal. *La voisine de Malec*, comique. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*, comédie sentimentale réalisée par Marcel MANCHEZ.

GRENELLE AUBERT-PALACE

141, avenue Emile-Zola
Les Lapins : la fourrure, doc. Norma TALMADGE, Conway TEARLE et Wallace BEERY dans *Cendres de Vengeance*, comédie dramatique. Aubert-Journal. *Manon Lescaut*, drame tiré de l'œuvre célèbre de l'Abbé PRÉVOST.

Pour les Etablissements ci-dessus, les billets de « Cinémagazine » sont valables tous les jours, matinée en soirée (sam., dim. et fêtes except.)

PALAIS-ROCHECHOUART

56, boulevard Rochechouart
Aubert-Journal. *Bagnoles de l'Orne*, plein air. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. *Un Mariage laborieux*, comédie gaie avec Herbert RAWLINSON. *La voisine de Malec*, comique.

VOLTAIRE AUBERT-PALACE

95, rue de la Roquette
Aubert-Journal. *Les Merveilles de la Mer*, scènes sous-marines prises par 30 mètres de fond. *La voisine de Malec*, comique. Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*, comédie sentimentale réalisée par Marcel MANCHEZ.

REGINA AUBERT-PALACE

155, rue de Rennes
Aubert-Journal. *Manon Lescaut*, drame tiré du célèbre roman de l'Abbé PRÉVOST. Norma TALMADGE, Conway TEARLE et Wallace BEERY dans *Cendres de Vengeance*, comédie dramatique.

GAMBETTA AUBERT-PALACE

6, rue Belgrand
Les Lapins : la fourrure, doc. Une histoire de chiens, comique. *Les Merveilles de la Mer*, scènes sous-marines prises par 30 mètres de fond. Aubert-Journal. Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*, comédie sentimentale réalisée par Marcel MANCHEZ.

PARADIS AUBERT-PALACE

42, rue de Belleville
La Céramique, doc. Norma TALMADGE, Conway TEARLE et Wallace BEERY dans *Cendres de Vengeance*, comédie dramatique. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique.

AUBERT-PALACE

13-15-17, rue de la Cannebière, Marseille

AUBERT-PALACE

44-46, rue de Béthune, Lille

ROYAL AUBERT-PALACE

20, place Bellecour, Lyon

TIVOLI AUBERT-PALACE

23, rue Childebert, Lyon

TRIANON AUBERT-PALACE

68, rue Neuve, Bruxelles

DEUX PLACES à Tarif réduit

Valables du 3 au 9 Juillet 1925

CE BILLET OFFERT PAR CINÉMAGAZINE NE PEUT ÊTRE VENDU

Détacher ce coupon et le présenter dans l'un des Etablissements ci-dessous où il sera reçu en général du lundi au vendredi. Se renseigner auprès des Directeurs.

PARIS

ETABLISSEMENTS AUBERT (v. pr. ci-contre)
ALEXANDRA, 12, rue Chernoviz.
ARTISTIC-CINEMA-PATHE, 61, rue de Douai.
CINEMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-d'Eau.
CINEMA RECAMIER, 3, rue Récamier.
CINEMA SAINT-CHARLES, 72, rue St-Charles.
CINEMA STOW, 216, avenue Daumesnil.
DANTON-PALACE, 99, boul. Saint-Germain. — *Les Merveilles de la Mer ; La Terre Promise*, avec Raquel Meller.
FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre.
FOLL'S BUTTES CINEMA, 46, av. Mathurin-Moreau.
Gd CIN. DE GRENELLE, 86, av. Emile-Zola.
GRAND ROYAL, 83, av. de la Grande-Armée.
IMPERIA, 71, rue de Passy.
MAILLOT-PALACE, 74, av. de la Grande-Armée. — *Bêtes et Gens ; Soirée Mondaine ; L'Arabe*.
MESANGE, 3, rue d'Arras.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
MONTMARTRE-PALACE, 94, rue Lamark.
PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. — Rez-de-chaussée : *Paris qui dort* ou *Le Rayon diabolique ; Königsmark*. — 1er étage : *La Culture des primaires ; Un bon à tout faire ; Est-ce bien de l'amour ?*
PYRENEES-PALACE, 289, r. de Ménilmontant.
SEVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sèvres.
VICTORIA, 33, rue de Passy.

BANLIEUE

ASNIERES. — EDEN-THEATRE, 12, Gde-Rue Aubervilliers.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — CASINO. — 4 bis, boulevard Jean-Jaurès.
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — CINE MONDIAL.
CHARENTON. — EDEN-CINEMA.
CHOISY-LE-ROI. — CINEMA PATHE.
CLICHY. — OLYMPIA.
COLOMBES. — COLOMBES-PALACE.
CORBEIL. — CASINO-THEATRE.
CROISSY. — CINEMA PATHE.
DEUIL. — ARTISTIC-CINEMA.
ENGHIEN. — CINEMA GAUMONT.
FONTENAY-S.-BOIS. — PALAIS DES FETES.
GAGNY. — CINEMA CACHAN, 2, pl. Gambetta.
IVRY. — GRAND CINEMA NATIONAL.
LEVALLOIS. — TRIOMPHE-CINE. — CINE PATHE, 82, rue Fazillau.
MALAKOFF. — FAMILY-CINEMA, pl. Ecoles.
MAISSY. — CINE PALACE, 6, bd des Caillots.
SAINT-DENIS. — CINEMA PATHE, 25, rue Catulienne, et 2, rue Ernest-Renan.
BIJOU-PALACE, rue Fouquet-Baquet.
SAINT-GRATIEN. — SELECT-CINEMA.
SAINT-MANDE. — TOURELLE-CINEMA.
SAINNOIS. — THEATRE MUNICIPAL.
TAVERNY. — FAMILIA-CINEMA.
VINCENNES. — EDEN, en face le fort.
PRINTANIA-CINE-CONCERT, 28, rue de l'Eglise.
DEPARTEMENTS
AMIENS. — EXCELSIOR, 11, rue de Noyon.
OMNIA, 18, rue des Verts-Aulnois.
ANGERS. — SELECT-CINEMA, 38, r. St-Laud.
ANZIN. — CASINO-CINE-PATHE-GAUMONT.
ARCACHON. — FANTASIO-VARIETES-CIN.
AVIGNON. — ELDORADO, place Clemenceau.
AUTUN. — EDEN-CINEMA, 4, pl. des Marbres.

BAZAS (Gironde). — LES NOUVEAUTES.
BELFORT. — ELDORADO-CINEMA.
BELLEGARDE. — MODERN-CINEMA.
BERCK-PLAGE. — IMPERATRICE-CINEMA.
BEZIERS. — EXCELSIOR-PALACE, avenue Saint-Saëns.
BIARRITZ. — ROYAL-CINEMA.
BORDEAUX. — CINEMA PATHE. — St-PROJET-CINEMA, 31, rue Ste-Catherine. THEATRE FRANÇAIS.
BOULOGNE-SUR-MER. — OMNIA-PATHE.
BREST. — CINEMA ST-MARTIN, p. St-Martin. THEATRE OMNIA, 11, rue de Siam.
CINEMA D'ARMOR, 7-9, rue Armorique.
TIVOLI-PALACE, 34, rue Jean-Jaurès.
CADILLAC (Gir.). FAMILY-CINE-THEATRE.
CAEN. — CIRQUE OMNIA, av. Albert-Sorel. SELECT-CINEMA, rue de l'Engannerie.
VAUXELLES-CINEMA, rue de la Gare.
CAHORS. — PALAIS DES FETES.
CAMBES (Gir.). — CINEMA DOS SANTOS.
CANNES. — OLYMPIA-CINEMA-GAUMONT.
CETTE. — TRIANON (ex-cinéma Pathé).
CHALONS-S.-MARNE. — CASINO, 7, r. Herbill.
CHERBOURG. — THEATRE OMNIA.
CLERMONT-FERRAND. — CINEMA PATHE.
DENAIN. — CINEMA VILLARD, 142, r. Villard.
DIJON. — VARIETES, 48, r. Guillaume-Tell.
DIEPPE. — KURSAAL-PALACE.
DOUAI. — CINEMA PATHE, 10, r. St-Jacques.
DUNKERQUE. — SALLE SAINTE-CECILE.
PALAIS JEAN-BART, pl. de la République.
ELBEUF. — THEATRE-CIRQUE OMNIA.
GRENOBLE. — ROYAL-CINEMA, r. de France.
HAUTMONT. — KURSAAL-PALACE.
LE HAVRE. — SELECT-PALACE.
ALHAMBRA-CINEMA, 75, r. du Prés-Wilson.
LE MANS. — PALACE-CINEMA, 104, av. Thiers.
LILLE. — CINEMA PATHE, 9, r. Esquermoise.
PRINTANIA.
WAZEMMES-CINEMA PATHE.
LIMOGES. — CINE MOKA.
LORIENT. — SELECT-CINEMA, place Bisson.
CINEMA-OMNIA cours Chazelles.
ROYAL-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
LYON. — CINEMA AUBERT-PALACE.
ARTISTIC CINE-THEATRE, 13, rue Gentil.
TIVOLI, 23, rue Childebert.
ELECTRIC-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
CINEMA-ODEON, 6, rue Laffont.
BELLECOUR-CINEMA, place Lévis.
ATHENEE, cours Vitton.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.
MAJESTIC-CINEMA, 77, r. de la République.
GLORIA-CINEMA, 30, cours Gambetta.
MACON. — SALLE MARIVAUX, rue de Lyon.
MARMANDE. — THEATRE FRANÇAIS.
MARSEILLE. — TRIANON-CINEMA.
MELUN. — EDEN.
MENTON. — MAJESTIC-CINEMA, av. la Gare.
MILLAU. — GRAND CINEMA PAILLOU.
SPLENDID-CINEMA, rue Barathon.
MONTPELLIER. — TRIANON-CINEMA.
NANTES. — CINEMA JEANNE-D'ARC.
CINEMA PALACE, 8, rue Scribe.
NICE. — APOLLO-CINEMA.
FEMINA-CINEMA, 60, av. de la Victoire.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Joffre.
NIMES. — MAJESTIC-CINEMA.

ORLEANS. — PARISIANA-CINE.
 OULLINS (Rhône). — SALLE MARIVAUX.
 OYONNAX. — CASINO-THEATRE, Gde-Rue.
 POITIERS. — CINE CASTILLE, 20, pl. d'Armes.
 PORTETS (Gironde). — RADIUS-CINEMA.
 RAISMES (Nord). — CINEMA CENTRAL.
 RENNES. — THEATRE OMNIA, pl. Calvaire.
 ROANNE. — SALLE MARIVAUX.
 ROUEN. — OLYMPIA, 20, rue St-Sever.
 THEATRE OMNIA, 4, pl. de la République.
 ROYAL PALACE, J. Brame (f. Th. des Arts).
 TIVOLI-CINEMA De MONT SAINT-AIGNAN.
 ROYAN. — ROYAN-CINE-THEATRE (D. m.).
 SAINT-CHAMOND. — SALLE MARIVAUX.
 SAINT-ETIENNE. — FAMILY-THEATRE.
 SAINT-MACAIRE. — CINEMA DOS SANTOS.
 SAINT-MALO. — THEATRE MUNICIPAL.
 SAINT-QUENTIN. — KURSAAL OMNIA.
 SAUMUR. — CINEMA DES FAMILLES.
 SOISSONS. — OMNIA PATHE.
 SOULLAC. — CINEMA DES FAMILLES.
 STRASBOURG. — BROGLIE-PALACE.
 U. T. La Bonbonnière de Strasbourg.
 TARBES. — CASINO ELDORADO.
 TOULOUSE. — LE ROYAL.
 OLYMPIA, 13, rue Saint-Bernard.
 TOURCOING. — SPLENDID-CINEMA.
 HIPPODROME.
 TOURS. — ETOILE CINEMA, 33, boul. Thiers.
 SELECT-PALACE.
 THEATRE FRANÇAIS.
 VALENCIENNES. — EDEN-CINEMA.
 VALLAURIS. — THEATRE FRANÇAIS.

VILLENAVE-D'ORNON (Gironde).
 VIRE. — CINEMA PATHE, 23, rue Girard.
 COLONIES
 BONE. — CINE MANZINI.
 CASABLANCA. — EDEN-CINEMA.
 SOUSSE (Tunisie). — PARISIANA-CINEMA.
 TUNIS. — ALHAMBRA-CINEMA.
 ETRANGER
 ANVERS. — THEATRE PATHE, 30, av. Keiser.
 CINEMA EDEN, 12, rue Quellin.
 BRUXELLES. — TRIANON-AUBERT-PALACE.
 CINEMA ROYAL, Porte de Namur.
 CINEMA UNIVERSEL, 78, rue Neuve.
 LA CIGALE, 37, rue Neuve.
 CINE VARIA, 78, r. de la Couronne, (Ixelles).
 PALACINO, rue de la Montagne.
 CINE VARIETES, 298, ch. d'Haecht.
 EDEN-CINE, 153, r. Neuve, aux 2 pr. séances.
 CINEMA DES PRINCES, 34, pl. de Brouckère.
 MAJESTIC CINEMA, porte de Namur.
 QUEEN'S HALL CINEMA, porte de Namur.
 BUCAREST. — ASTORIA PARC, bd Elisabeta.
 BOULEVARD-PALACE, boulevard Elisabeta.
 CLASSIC, boulevard Elisabeta.
 FRESCATTI, Calea Victoriei.
 CHARLEROI. — COLISEUM, r. de Marchienne.
 GENEVE. — APOLLO-THEATRE.
 CINEMA PALACE.
 ROYAL-BIOGRAPH.
 LIEGE. — FORUM.
 MONS. — EDEN-BOURSE.
 NAPLES. — CINEMA SANTA LUCIA.
 NEUCHÂTEL. — CINEMA PALACE.

Artistes de Cinéma

Jean Angelo. Id. dans <i>Surcouf</i> . Agnès Ayres Betty Balfour Eric Barclay John Barrymore Richard Barthelmess Henri Baudin Enid Bennett Armand Bernard A. Bernard (Planchet) Suzanne Bianchetti Georges Biscot Jacqueline Blanc Bretty Régine Bouet Barbara La Marr June Caprice Harry Carey Jaques Catelain (2 p.) Hélène Chadwick Charlie Chaplin (3 p.) Georges Charlia Monique Chryssès Betty Compson Jackie Coogan (2 p.) <i>Olivier Twist</i> (10 c.) Jaques Christiany Marcya Capri Gilbert Dalleu Lucien Dalsace Dorothy Dalton Viola Dana Bébé Daniels Jean Daragon Marion Davies Dolly Davis Jean Dax Carol Dempster Réginald Denny M. Desjardins Gaby Deslys Jean Devalde Rachel Devirys France Dhélia (2 p.) Huguette Duflos Régine Dumlen J. David Evremont William Farnum D. Fairbanks (2 p.)	Douglas Fairbanks (<i>Valeur de Bagdad</i>) Geneviève Félix (2 p.) Pauline Frédérick Lillian Gish Les Sœurs Gish (<i>Lillian et Dorothy</i>) Suzanne Grandais Gabriel de Gravone De Guingand (2 p.) Joë Hamman William Hart Jenny Hasselqvist Wanda Hawley Hayakawa Fernand Herrmann Pierre Hot Gaston Jacquet Marjorie Hume Romuald Joubé Frank Keenan Warren Kerrigan Nicolas Koline Nathalie Kovanko Buster Keaton Georges Lannes Lila Lee Denise Legeay Lucienne Legrand Max Linder Id. <i>Le Roi du Cirque</i> Harold Lloyd Ginette Maddie Gina Manès Arlette Marchal Pierrette Madd Edouard Mathé. Léon Mathot De Max Maxudian Thomas Meighan Georges Melchior Raquel Meller dans <i>Violettes Impériales</i> (10 cartes). Raquel Meller dans <i>La Terre promise</i> . Adolphe Menjou Claude Méréle Mistinguett (2 poses)	Revue du Casino) Mary Miles Blanche Montel Sandra Milovanoff Antonio Moreno Marg. Moreno Ivan Mosjoukine Mosjoukine dans <i>Le Lion des Mogols</i> Maë Murray Nita Naidi René Navarre Alla Nazimova Pola Negri Gaston Norès (2 p.) Rolla Norman Ramon Novarro André Nox (2 poses) Gina Palerme Sylvio de Pedrelli Mary Pickford (2 p.) Jean Périer Jane Pierly Pré fils R. Poyen Bout de Zan Charles Ray Herbert Rawlinson Wallace Reid Gina Rely Gaston Rieffler André Roanne (2 p.) Théodore Roberts Gabrielle Robinne C. de Rochefort (2 p.) Ruth Roland Henri Rollan Jane Rollette William Russel Mack Sennett Girls (12 cartes). Séverin-Mars Gabriel Signoret A. Simon-Girard Stacquet V. Sjostrom Gloria Swanson (2 p.) Constance Talmadge Norma Talmadge Alice Terry Jean Toulout	Vallée Rud. Valentino (2 p.) Valentino et sa femme (<i>Quatre Cavaliers</i>) Valentino et Doris Kennion dans <i>Monsieur Beaucaire</i> Simone Vaudry Georges Vautier Elmire Vautier Vernaud Florence Vidor Bryant Washburn Pearl White (2 p.) Yonnel NOUVEAUTES Asta Nielsen Baby Peggy Bernard Goetzke Carmel Myers Coleen Moore Corinne Griffith Creighton Hale Donation Emil Jannings Erica Glaessner Fern Andra Jackie Coogan (3e p.) Harry Piel Lil Dagover. Vanni Marcoux, dans <i>Le Miracle des Loups</i> Lya de Putti. Mildred Davis. Maurice Sigris Lya Mara. Ossi Osswald. Mya May. Jacqueline Logan Luciano Albertini Walter Slezack Lee Parry Paul Richter Xenia Desni Rudolf Klein Rogge Nigel Barrie May Mac Avoy Tom Mix Ruth Clifford Jean Murat Edna Purviance
---	---	--	--

Adresser les commandes avec le montant aux Publications Jean Pascal, 3, rue Rossini, Paris
 Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement. Les cartes ne sont ni reprises ni échangées

Lisez en Vacances

TU AIMERAS

Roman par PIERRE BIENAIMÉ

l'auteur du célèbre film

"L'Épingle Rouge"

« action vivante, palpitante... »

GEORGES DE PORTO-RICHE
 de l'Académie Française.

Prix : 7 fr. 50

Editions de LA NEF, 42, bld Raspail, Paris

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, rue de Bondy — Nord 67-52
 PROJECTION ET PRISE DE VUES

CARTOMANCIE MADELEINE. Lig. de la main
 t. l. j. de 10 à 7., 28, av. Clichy
 (2e ét. à d.) Horoscope p. cor. 10 f. env. date nais.

Vient de paraître

TOTO EN VACANCES

TRAVAUX FACILES, JEUX, ETC., ETC.

CONTES, NOUVELLES

PRIX : 2 FR. 50

Envoi franco contre 3 francs adressés aux
 Publications Jean-Pascal, 3, r. Rossini Paris-9e

École d'Art Cinématographique

EXERCICES PRATIQUES et MISE en SCÈNE :
 M. Jean Epstein, M. Alexandrovski, M. Rounitch.
 HISTOIRE de l'ART : M. Vorotnikov.

DANSE et PLASTIQUE : M. Krassowski.

MAQUILLAGE : M. Maltseff.

TECHNIQUE et PRISE de VUE : M. Roudakoff.

Le principal but de l'École est de développer
 la technique de l'acteur, tant au point de vue
 mental (attention, émotivité, fantaisie), qu'au
 point de vue physique (mimique, gymnastique
 rythmique et plastique) au moyen d'exercices
 appropriés.

Les cours ont lieu le soir, 11 bis, rue de Mag-
 debourg.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. le
 prince Makaïeff, 34, rue Vineuse (16e).

VITAMINA

Aliment biologiquement complet

Reconstituant puissant

A BASE DE

Vitamines Végétales et Animales

....

REDONNE des FORCES

aux

Anémiés, Fatigués, Surmenés

.....

Régularise les fonctions
 intestinales et rénales

.....

Dépôt : 8, Rue Vivienne — PARIS
 et dans toutes les pharmacies.

R. C. Seine 309.820 B.



UNIC
 MONTRES
 BRACELETS
 toutes formes
 PLATINE, OR
 ARGENT, OSMIUM
 PLAQUE OR
 Chez tous les Horlogers Bijoutiers



MAIGRIR

est bien si vous n'êtes pas
 obligée de suivre un traite-
 ment toute la vie. Les dra-
 gées Tanagra amaigrissent
 rapidement sans danger et
 empêchent définitivement le
 retour de l'obésité.

Mme V. de Joinville, qui pèse
 88 kilos; nous écrit: « J'ai essayé toutes
 les formules; mais seules vos dragées
 Tanagra ont eu un effet durable; puisque
 depuis 10 mois que j'ai fini le traitement
 je n'ai pas repris de poids. »

Vous obtiendrez les mêmes résultats
 en faisant une cure de dragées Tanagra.
 La boîte 12 fr.; la cure complète, 6 boîtes, 66 fr.

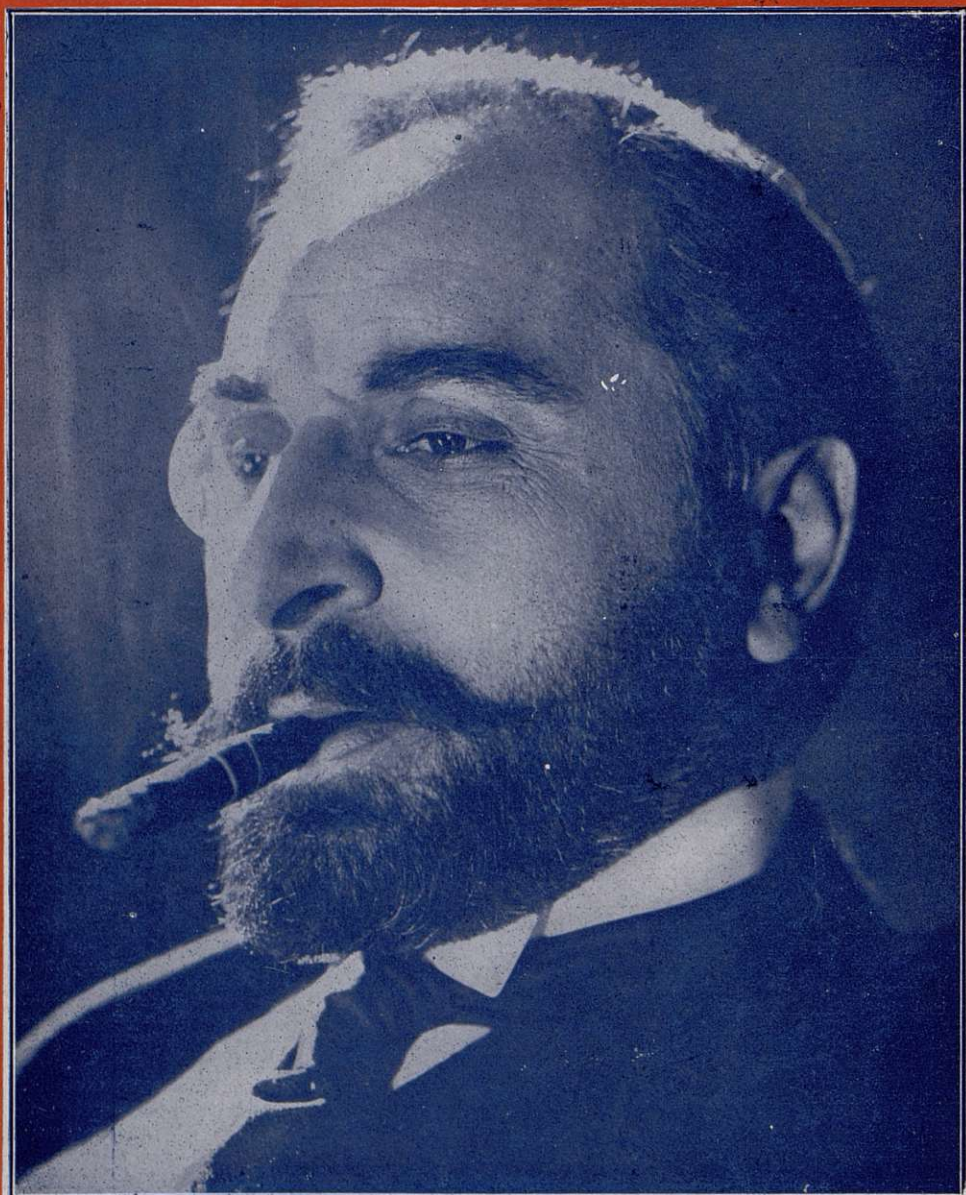
Monseigneur COUDERC, Pharmacien
 11, place La Fayette, Toulouse

N° 27 5^e ANNÉE
3 Juillet 1925

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINEMA A TARIF REDUIT

Cinémagazine

1 FR. 25



MAXUDIAN

« La Nuit du 3 », que réalise Henri Vorins, permettra à cet excellent artiste d'affirmer une fois de plus les puissantes qualités qui font de lui un des interprètes les plus appréciés du public